



LAURE,
OU
LETTRES
DE &c. &c.

Am

Paris

L A U R E ,
O U
L E T T R E S

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

Par l'Auteur de CAMILLE.

TOME PREMIER.



A G E N È V E

Chez FRANÇ. DUFART, Imprimeur - Libraire

& se trouve à PARIS,

Chez DESSENNE, Libraire, au Palais-Royal.

M. DCC. LXXXVII.

TABLE
DES
LETTRES

DES CONTEMPORAINES DE SUITE

PAR L'ABBÉ DE CAMILLE

TOME PREMIER



M. Pruby
26/94/12

174880

174880

I

chez les Libraires, à Paris, chez les

à la vente de Paris.

chez les Libraires, à Paris, chez les

chez les Libraires, à Paris, chez les

M. DE LAUNAY

A
MONSIEUR B***.

Monsieur,

JA'i là un paquet de lettres que
je voudrois faire imprimer ; ne
m'en demandez pas la raison ,
je vous en prie ; je crois en vé-
rité que je n'en ai point de bon-
nes ; je ne puis alléguer ni l'avan-
cement des sciences , ni l'utilité
publique , pas même la vôtre , &
encore moins la mienne : quoiqu'il
en soit , voilà des lettres écrites
par des femmes ; & quand elles

Tome I.

a 3

veulent penser & écrire , ce n'est jamais sans un intérêt & une délicatesse qui attachent. On croira peut-être que c'est un roman , & l'on dira encore que c'est moi ; ce sera un très-grand tort que l'on fera à ce recueil : ces lettres existent bien réellement ; la ville d'Y*** , d'où elles sont datées , existe aussi très-sûrement : ces vérités principales doivent persuader des autres si on veut les approfondir , on trouvera que dans cette ville , qui est charmante par elle-même , par sa position , par ses environs , la société y est très-agréable , & la bonne compagnie très-bien composée. Si l'on n'y trouve pas exactement tous les noms qui sont dans ces lettres , on y reconnoitra

les caractères , les mœurs , & sur-tout cette disposition à la sociabilité , qui est si précieuse lorsqu'elle est fondée sur l'amitié , sur l'humanité , sur la charité : enfin , on y verra tout ce qui peut constater la vraisemblance & la vérité de ce qu'on lira ici. Certainement , cette ville peut être aussi bien qu'une autre le lieu de la scène d'une histoire ; & les villes que des Auteurs ont illustrées , en donnant des lettres datées sous leurs noms , n'avoient pas plus de droit qu'elle ; mais le voyageur , en passant à Y*** , prononcera-t-il le nom de Laure , s'informerat-il de sa famille , se fera-t-il montrer sa demeure , comme on va chercher les vergers de Julie à Clarens , les

chalets sur la montagne, le chiffre de St. Preux & de son amante sur les rochers de Millerie, où ils ne furent jamais, & où le voyageur sensible croit les voir distinctement tracés? Il traverse le lac avec émotion; il suit des yeux le sillage du bateau de Julie; il reconnoît l'endroit où son amant vouloit se précipiter avec elle; & son cœur attendri achève de courir le monde pour trouver une Julie, ou pour chercher St. Preux. En Angleterre, le clou où Partridges pendit son havre-fac à la cloche bleue, en passant à Gloucester, est aussi connu que la grande Chartre. Oh! pouvoir du sentiment; oh! magie de l'expression! c'est vous qu'il faut invoquer, c'est

vous qui animez la plume brûlante qui donne la vie & l'existence à tout ce qu'elle peint: vous nous faites éprouver les sensations délicieuses d'un baiser âcre, & sentir la volupté que peut procurer une prise d'opium; mais il est dangereux d'imiter les grands hommes dans les petites choses, & je vous assure, monsieur, que ce n'est par aucune imitation que ces lettres sont datées d'Y***. Vous pouvez vous en convaincre vous même; quand elles ne porteroient aucun nom, on reconnoîtroit les lieux, les mœurs, & peut-être les personnes: il faut donc espérer que l'on ne s'obstinera pas à se persuader que ce soit ici un enfant de l'imagination, c'est la vérité qui

est le grand mérite de ce livre ; & l'on sentira tout celui qu'il a , en se rappelant cette maxime :

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable.

quoique celui qui l'a dit , n'ait jamais écrit un mot de vérité. Il seroit très-utile aussi que chaque ville eut ses romans : leur premier but est sans doute de peindre l'humanité en général ; mais , aujourd'hui , elle est si variée , que chaque pays a la sienne particulière : on peut même étendre cette variété jusqu'à la morale & à la métaphysique : les ames ne sont plus de la même trempe partout , leurs mobiles varient comme les climats : ce qu'on admire dans un endroit est à peine lu dans un autre ; ici , tout est arrangé pour la

société & pour la sociabilité , les choses essentielles se joignent aux agrémens de la vie : ailleurs , l'intérêt personnel , seul , décide de tout : ce qui excite l'émulation & l'encouragement , un peu plus loin n'inspire que la jalousie : les principes de morale varient comme les lieux , & l'ame change de nature avec le temps. Ces beaux , ces grands & longs romans de Dufé , de La-Calprenède , de Scudéri , qui faisoient autrefois les délices des ames sensibles , n'en seroient plus aujourd'hui que l'ennui ; ce qui touchoit la sensibilité ne l'affecte plus ; il faut des événemens , des dénouemens prompts & rapprochés. Tous les jours on se plaint , que , dans les tragédies , dans les dra-

mes , dans les petites pièces & les romans , il y a des longueurs qui ne s'accordent plus avec la façon de penser des ames tendres : l'amour , même , qui est la pierre de touche de la métaphysique , semble aussi avoir changé de nature. Dans ces temps reculés , & c'étoient sûrement les mauvais , car l'humanité se perfectionne tous les jours , un roman qui eut commencé par le dénouement eut paru invraisemblable , scandaleux ; aujourd'hui , ils sont regardés comme des livres utiles , par ceux qui les composent : sans doute , ils ont produit de bons effets. Julie , que l'on adore lorsqu'on lit ce qu'elle écrit , avoit le cœur tendre & l'ame vertueuse ; elle aura servi de

modèle à quelques femmes , qui auront admisé son stile & son histoire , comme cette héroïne , elles auront commencé par avoir le cœur tendre , & si les vertus ne sont pas venues après , ce n'est pas leur faute.

D'après toutes ces considérations , il est bien ridicule , ou au moins , bien imprudent , de présenter une histoire bien longue , où le dénouement est presque à la fin ; & l'on verra s'il y a l'ombre du stile nécessaire au succès d'un roman. Aussi , monsieur , il ne faut point effrayer vos chalands par le nombre des volumes ; il sera plus prudent de les faire paroître les uns après les autres : si on ne demande pas la suite , il n'y aura

que peu de mal , & moins de papier perdu. Espérons qu'il se trouvera plus de lecteurs curieux que difficiles , qui souhaiteront de voir le dénouement ; alors , je serois d'avis de vendre le volume qui le contiendra beaucoup plus cher que les autres : il y a de l'injustice , il me semble , à faire payer le commencement d'un roman , qui ne donne aucune peine au compositeur , aussi cher que le dénouement , pour lequel il se met à la torture : il arrive que le plaisir coûte autant que l'ennui , ce qui n'est pas juste. Tâchez surtout , je vous en prie , monsieur , que l'on sache bien que ce recueil de lettres n'est pas un roman : en vérité , il y a de l'effronterie à en produire un nouveau

au public ; les titres & les extraits seuls , des romans qui existent aujourd'hui , forment une bibliothèque de plus de deux cent volumes ; & l'on ose encore faire des romans ! Les romanciers formeroient une armée nombreuse , & l'on peut les regarder comme le petit peuple de la république des lettres : ils sont nombreux , utiles , & on les considère peu ! Il est vrai que leurs productions ne méritent pas une plus grande distinction : un roman est un livre qu'on ne lit jamais deux fois ; dont on doit défendre la lecture à un certain âge : c'est la pâture du désœuvrement , & l'occupation de l'ennui ; & il y en a qui sont si mauvaise compagnie ! quoiqu'ils soient lus

par la bonne ! aussi , faut-il bien se garder de convenir que celui-ci en soit un ; c'est ce que je vous recommande particulièrement.

J'ai l'honneur d'être , &c.



RÉPONSE.

Monsieur,

JE consens à faire imprimer la prodigieuse quantité de lettres que vous m'offrez , mais je vous avouerai que je m'embarrasse fort peu qu'elles soient vraies ou fausses ; je demande seulement qu'elles soient intéressantes & bien écrites : je veux bien , même , n'être pas fort difficile sur ces deux qualités siveur de la nouveauté ; on voit

tous les jours qu'elle est plus nécessaire que le vrai & le bon ; s'il ne falloit que cela , on n'imprimeroit plus rien ; tout a été dit , & quoique tout n'ait pas été lu , on demande toujours des productions nouvelles. Aujourd'hui , la fécondité des romans est la plus précieuse de toutes : demandez à Mr. R. d. L. B. C'est une vraie calamité lorsque les nouveautés nous manquent ; les personnes les plus heureuses , les plus essentielles , les plus respectables en souffrent ; & , à cette occasion , je vous dirai , monsieur , que l'on ne réfléchit pas assez sur les inconveniens qui résulteroient dans le

public de la disette des livres , & surtout des livres nouveaux ; je crois , je vous assure , qu'elle seroit aussi dangereuse que celle du pain ; & cependant les gouvernemens ne s'en occupent point ! Combien de gens auroient de mauvaises idées , ou n'en auroient point du tout , s'il ne s'occupent de celles des autres ? combien d'autres ne connoitroient pas toute l'étendue de leur génie , ou en feroient un mauvais usage , s'ils n'avoient à faire des commentaires , des allusions , des applications très-utiles pour eux & pour les autres ? Un mari lit à sa femme , & , certainement , pendant

ce temps-là le ménage va bien : un amant & une maîtresse , qui commencent à s'ennuyer de leur histoire , lisent un roman piquant , qui entretient leurs sentimens , & sans lequel ils tomberoient dans une légèreté condamnable : une fille , dont la vertu a conservé l'indifférence , s'en ennuyeroit prodigieusement , si elle ne pouvoit se féliciter d'avoir évité des malheurs , dont elle eut peut-être voulu faire l'expérience , si une bonne lecture ne lui eut appris à les connoître. Les femmes , en lisant , se forment une idée juste d'un homme perfide ; elles peuvent se préparer des consolations ,

& les hommes sont obligés de l'être d'une manière nouvelle & inconnue. Enfin , monsieur , les maux que les livres préviennent sont infinis : on ne sent pas assez toute leur importance ; & les auteurs , les traducteurs , les compositeurs , & généralement tous les producteurs de ce genre , ont raison de se plaindre qu'ils ne jouissent pas de la considération & de la distinction qui leur sont dues à ce titre ; & , vu la grande utilité de l'art & du métier de faire des livres , il devoit être érigé en maîtrise , comme tous ceux qui sont utiles & nécessaires à la société : les différens genres se-

roient classés & distingués ; les traducteurs auroient un rang ; les critiques seroient proscrits ; chacun seroit à sa place , & même il seroit très-convenable d'accorder aux productions de l'esprit les mêmes privilèges dont jouissent les productions du sol. Pourquoi ne pourroit-on pas faire lire de mauvais livres , comme on fait boire de mauvais vin & manger de mauvais pain ? Vous auriez été assuré , au moins , que votre livre eut été lu & débité à Y*** ; & même , alors , j'aurois pu hasarder d'imprimer tout-à-la-fois les lettres , le roman , ou l'histoire , tout comme il vous plaira de l'appe-

ler , que vous me proposez aujourd'hui. La longueur dont vous nous menacez est un peu effrayante : on aime mieux recommencer & varier ses lectures que d'en faire de longues , & l'on craint les épisodes ; j'accepte cependant l'engagement que vous prenez de fournir par volumes , & à quelques semaines de distance , le manuscrit que vous m'avez montré , & que vous promettez de conduire jusques à la fin. Quant au parti que vous proposez , de vendre les volumes en raison de l'intérêt que l'on prendroit à l'histoire , il n'est pas acceptable ; les dénouemens sont rarement au goût de tout le

((xxiv))

monde ; & l'on regretteroit trop
souvent sa peine & son argent :
il faut vendre , au contraire , les
premiers volumes aussi cher qu'il
sera possible , parce que nous fe-
rons peut-être obligés de donner
les autres pour rien : je fais bien
des vœux pour que le contraire
arrive.

J'ai l'honneur d'être , &c.



LAURE



LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

LETTRE I.

LAURE de Germosan à Sophie de
St. Aubin.

De Valaire le 25 Septembre 1785.

POURQUOI m'avez-vous quittée ,
ma chère amie ? votre absence me fait
un mal auquel je ne m'attendois
point , c'est plus que des regrets ; je
ne suis plus qu'avec moi-même , & je
me trouve seule ; notre campagne me

Tome I.

A

paroit déserte depuis que vous n'y êtes plus ; je veux me rappeler ce que je pensois , ce que je disois avec vous , & le ressouvenir ne remplit point le vide que vous avez laissé ; nous pensions ensemble , nous disputions , nous rions , nous nous taisions , & le temps passoit si doucement ! il ne me falloit rien de plus : depuis que vous êtes loin de moi , je ne fais comment il se fait que je réfléchis beaucoup ; je médite , même , mon esprit se creuse , mes idées s'approfondissent , & je n'en suis pas plus heureuse : je prends du goût pour la solitude , je la cherche & j'ai peur de devenir mélancolique : c'est vous , c'est votre absence qui en feront la cause ; j'avoue que je n'imagine pas que vous tinssiez une aussi grande place chez moi ; mon cœur s'étoit livré à l'amitié , & aujourd'hui il me semble que tout lui manque ; en vérité , je crois que je m'ennuye quelquefois , oh

ma chère amie ! je ne veux pas m'ennuyer ; c'est un mal trop humiliant , trop dangereux ; je saurai m'en garantir , je me ferai plutôt des chagrins ; dites-moi , je vous prie , connoissez-vous l'ennui , savez-vous ce que c'est & d'où il vient , j'ai oublié de vous le demander , avec vous je n'y pensois pas , notre gaieté n'étoit jamais interrompue , elle étoit entretenue par nos occupations , le moindre objet l'excitoit , & la liberté de la campagne y ajoutoit encore. A présent , je veux m'occuper des mêmes choses que nous faisons ensemble , je veux lire , je veux chanter , je commence de tout & je ne viens à bout de rien : qu'est-ce que c'est que cette inquiétude , que cette petite anxiété que l'on sent là dans le cœur ? on cherche chicane à tout , on trouve que tout va mal ; tantôt c'est un vide que l'on éprouve , une autre fois c'est un poids qui oppresse ; est-ce que vous auriez em-



porté mon bonheur ? est-ce que l'amitié, la présence d'une amie seroient devenues si nécessaires à mon ame, qu'elle ne put plus s'en passer ? Je me révolte contre cette dépendance où vous m'avez mise, contre cet empire que vous avez pris sur moi ; je fais des réflexions là-dessus ; & j'entrevois que ma sensibilité pourroit bien être dangereuse, je veux m'en préserver ; & je me détacherois de vous plutôt ; oh ! je veux être maitresse de mes sentimens , & n'aimer que ce qui ne me donnera jamais de regrets , cela ne doit pas être bien difficile : mais en m'occupant de vous , je m'apperçois que je ne parle que de moi , je ne vous en dirai plus rien aujourd'hui , ce n'est plus de mes regrets que je veux vous entretenir , ce sera de ceux de toutes les personnes qui vous ont vue ici ; les uns viennent me parler de vos grâces , de votre douceur ; les autres de l'égalité de votre caractère ;

de votre air calme & serein. Les femmes vous trouvent jolie , charmante , d'autant plus qu'elles assurent que vous êtes sans prétentions ; ce sont autant de dupes que vous avez fait , mais je n'en dis rien ; tous se réunissent pour admirer votre raison , on en revient toujours là , elle a bien de la raison , dit l'un ; elle a l'esprit très-juste , dit l'autre ; elle raisonne de tout à merveille , crie un troisième ; & de citer des choses que vous avez dites , & de se rappeler des traits qui vous sont échappés si naturellement : j'ai vécu avec vous , & c'est par les autres que j'apprends à vous connoître : je n'aurois pas pu vous peindre lorsque je vous voyois , aujourd'hui je ferois fort bien votre portrait ; je me suis attachée à vous , sans trop en rechercher la cause , j'ai senti un attrait & je m'y suis livrée : j'ai dit , elle est aimable & je l'aime , les éloges que l'on vous donne me sont autant

de plaisir que s'ils me regardoient moi-même, je les partage & je suis fière de mon amie : il n'y a que cette prodigieuse admiration pour votre raison qui ne me réjouit pas autant que tout le reste. Est-ce donc une merveille que la raison ? est-il si difficile d'être raisonnable ? ce n'est que là-dessus que j'ose me comparer avec vous, & que je voudrois que la comparaison ne clochât pas ; j'ai cru quelquefois que les louanges que l'on donnoit à votre raison étoient une critique de la mienne, & alors, j'en ai un peu froncé le sourcil ; il est vrai que je n'ai jamais rien entendu dire sur ma raison, mais certainement j'en aurai quand je voudrai, rien de si aisé que d'en avoir, c'est le sens commun, je n'ai pas encore eu l'ambition d'en montrer, c'est une réputation que je vous devrai.

On m'appelle pour recevoir des visites, c'est à-dire, que je vais encore parler de vous ; on me dit que c'est

M. Desaleurs, il va répéter souvent avec son grand air indolent : elle est charmante, en vérité, charmante ; tout ce qu'on voudra, pourvu que l'on ne dise pas trop souvent, elle est bien raisonnable, & surtout que l'on ne soupire pas après l'avoir dit, comme si vous aviez emporté toute la raison de ce pays ; si on me fâche, je soutiendrai que vous êtes une hypocrite de raison, que je vous ai entendu dire beaucoup de folies, & que vous en ferez même incessamment ; je vous en prie, ma chère amie, que ce n'en soit pas une pour moi de vous aimer aussi sincèrement, c'est bien pour toute ma vie, adieu.



LETTRE II.

De la même.

Vous êtes une ingrater, mademoiselle, vous expliquez très-mal mes sentimens, & la façon dont j'en parle; ce n'est point un cœur disposé à la tendresse que je vous ai montré; cet ennui dont j'ai cru m'appercevoir & dont je vous ai fait confidence, n'est point un besoin d'aimer: en vérité, ma chère amie, vos idées m'ont révoltée; votre lettre m'a presque choquée, vous ne méritez pas l'amitié que j'ai pour vous; je vous dis que je vous aime, & vous me répondez que vous aurez des rivaux, que mon cœur n'est pas fait pour vous seule, qu'il fera le bonheur de je ne fais qui; enfin, si ce sont des raisons que vous me dites, vous me ferez haïr

la raison: je ne veux pas vous répondre, au moins j'ai pris le temps de réfléchir sur ce que vous me dites; je ne suis pas disposée à entrer dans aucune de vos idées & je sens au fond de mon ame une rébellion contre votre façon de penser; je veux m'en faire une qui s'accorde avec le goût naturel que j'ai pour l'indépendance, je ne veux rien qui m'enchaîne, je me soustrairais à l'amitié même si elle vouloit me maîtriser: oui, ma chère, je saurois vous haïr plutôt que de dépendre de vos sentimens pour vous, plutôt que de vous être trop attachée; ce sera indépendance, légèreté, vertu ou vice, ce que vous voudrez; mais c'est celui auquel je veux me vouer; vous avez fait naître la révolte chez moi & je la soutiendrai; j'ai assez lu de romans, j'ai déjà assez entendu les hommes, pour voir que tout ce qu'ils savent dire & répéter, c'est qu'il faut aimer.

c'est que c'est un besoin, c'est qu'on ne peut pas vivre sans cela; si on est gaie, c'est qu'on a inspiré de l'amour; si on est triste, occupée, c'est qu'on en a, il semble que c'est notre existence. Cette idée triviale me révolte, & pour me soutenir par l'expérience & par le raisonnement; j'ai consulté mon ame, j'ai examiné mon cœur; hé bien; ma chère amie, j'ai trouvé que je n'avois aucun besoin d'aimer, & j'ai dit; je ne veux pas aimer: ce n'est peut-estre pas ma dernière volonté, mais c'est celle à laquelle je serai le plus attachée; j'ai déjà vingt ans, & je saurai être ferme là-dessus jusqu'à l'opiniâtreté; seroit-il donc si difficile de passer sa vie, d'être heureuse, sans s'attacher, sans se laisser subjuguier, maîtriser par cette passion, qui m'a quelquefois intéressée dans les romans, mais qui bien plus souvent m'a donné de l'honneur & de l'impatience? seroit-ce un poème impos-

sible que de ne pas aimer, & ne pas s'ennuyer & être heureuse? je ne le crois pas au-dessus de mes forces, je veux l'entreprendre & voyons comment je m'y prendrai. ~~Il s'agit d'abord de~~
 Il s'agit d'abord d'accorder certaines choses qui tiennent à mon existence; on a de l'amour-propre, on a des prétentions, une certaine ambition d'être recherchée, préférée; on a un peu de goût pour le plaisir, pour le monde, on voudroit n'y être pas confondue avec le commun des martyrs, il faut sans doute de l'adresse pour satisfaire tout cela; hé bien j'en aurai: convenons d'abord de l'envie que nous avons de plaire, cette envie ne nous quitte & ne doit nous quitter jamais, c'est un désir de trouver, dans tous ceux qui nous approchent, une certaine approbation, une certaine bienveillance, même de l'admiration, que nous savons très-bien entendre quand même ils ne nous le disent

pas ; pour cela , il n'y a qu'à tirer parti de ce que la nature nous a accordé. N'est-on pas un peu jolie ? avec des soins , de la simplicité dans la parure , de l'ordre & de la propreté dans tous les momens , on n'est point mal ; vous me l'avez dit souvent , & j'ai vu quelquefois que les autres le pensoient : en voilà bien assez pour la coquetterie ; & , pour satisfaire l'ambition générale de se faire aimer dans la société , on joindra à cela une disposition à la gaieté sans méchanceté , un peu de sel sans critique amère ; au lieu de prétention à l'esprit , on se contentera de chercher celui des autres ; au lieu d'exiger , on n'aura que de la facilité & de la bienveillance dans les relations ; cela ne suffit-il pas pour payer son écot dans le monde ? On n'a pas toujours de l'esprit , mais on peut toujours en trouver aux autres , & souvent il n'en faut pas davantage pour faire

croire qu'on en a beaucoup : s'il reste encore des vides à remplir , on n'est pas absolument sans talent , on chante , on joue un peu de clavecin , on barbouille , on lit , & si on n'est pas contente , on espère : des parens comme les miens , une amie comme vous , achèvent de satisfaire mon ame , & il n'y a pas la plus petite place ni pour l'amour , ni pour les belles passions , ni pour l'ennui ; certainement je ne connoîtrai ni les uns ni les autres ; je les défie tous : les hommes avec leur besoin d'aimer , les romans avec leurs coups de sympathie & leurs longues passions me paroissent insipides & pitoyables , je veux me mettre au-dessus de ces foibles ; ah comme je vais en rire ; comme je ferai voir qu'on peut être heureuse sans s'asservir à un sentiment que je ne comprends pas , que je ne comprendrai jamais ! ces hommes , tantôt si soumis , tantôt si tyrans ; comme je saurai me

passer & de leur soumission & de leur tyrannie : tenez , ma chère amie , je voudrois voir là un homme amoureux - fou , je m'en divertirois , j'en ferois mon jouet : c'est le seul plaisir que je risque de ne pas avoir ; & puisque vous avez si mal auguré de la vivacité de mon amitié , je veux aussi m'en garantir , je ne vous aimerai pas trop , je vous le promets ; c'est une sujétion , & je n'en veux pas même de cette espèce , je me fais déjà beaucoup corrigée , j'écoute déjà vos éloges presque avec indifférence ; j'y ajoutois toujours quelque chose ; quand on me parloit de mon amie , il étoit aisé de voir le plaisir de mon cœur ; aujourd'hui je ne dis plus rien , un signe de tête tout au plus , ouï , elle est bien , & le sujet de la conversation est vite changé ; avouez que je l'entends bien , & jugez après cela si je saurai être maîtresse de moi ; je ne m'en tiendrai pas à cela , je vous écrirai

toujours , je ne saurois encore m'en passer , mais pour mieux me distraire sur votre absence ; je vais chercher à vous remplacer.

Je n'aïmois pas beaucoup cette demoiselle de Mirfor , que vous avez vue quelquefois ici ; elle a de l'esprit , mais elle n'a rien de naturel , elle est maniérée , affectée dans ce qu'elle fait & dans ce qu'elle dit , ses amitiés sont compassées , sa contenance est toujours exacte & recherchée jusques dans son plus grand négligé , elle fait voir ses prétentions continuelles ; ce ne sera pas vous , je le sentirai peut-être bien vivement ; n'importe , elle vous succédera , je vais me jeter un peu à sa tête & je deviendrai sa meilleure amie ; moins il y aura de rapport dans nos goûts , & mieux vous verrez que je suis maîtresse des miens , comme moi , elle aime la musique , mais elle chante de grands airs français , elle aime la lecture , mais c'est

celle des romans ; elle aime la campagne , mais c'est pour aller avec beaucoup de monde chercher des endroits solitaires ; tout de même nous nous aimerons à la folie , elle viendra me voir souvent ; dans nos promenades , je la mènerai au bord de ce ruisseau que vous aimez , & où nous avons passé des momens si doux , si tranquilles ; j'irai avec elle auprès des mêmes buissons , & ; au bruit de l'eau , je tâcherai d'oublier ce que nous pensions ; ce que nous disions ensemble : je vous prie , ma chère amie , d'être un peu jalouse de votre rivale ; cependant j'ai peur que , dans tout cela , il n'y ait que le temps d'occupé , & que mon cœur ne reste à vous toute seule ; d'ailleurs j'en conviens ; & je sens , que pour l'exécution de mon projet , j'ai besoin des conseils d'une amie qui ait autant de raison que vous ; nous ne pensons pas de même sur cet objet , & c'est précisément votre

contradiction qui m'éclairera : vous croyez que les femmes n'ont qu'une route à suivre , & qu'elles doivent toujours finir par être sensibles ; vous regardez le joug qu'on leur impose comme un devoir , & humblement vous baisserez la tête lorsqu'il se présentera ; votre ame disposée à la tendresse vous laisse entrevoir que vous êtes faite pour aimer & pour l'être , vos grands yeux bleus si beaux , si tendres , votre physionomie si douce , si intéressante , inspireront des passions , vous ferez un roman qui finira heureusement : moi , je n'en ferai point , & nous comparerons nos sorts ; vous me raconterez vos tendres sentimens , moi , je vous dirai mon indifférence , ma tranquillité , ma liberté ; plus j'embrasse ce parti , plus je sens une fermeté qui influe déjà sur toute ma vie , mon esprit est libre , je ne suis indécise sur rien , je ne soumets mes idées à l'opinion de personne , je ne

crains plus rien. Je voudrois trouver des géants à combattre, & je n'apperois que de petits êtres indignes de ma colère : si je rencontrois des Lovelace, des Grandisson, de Céladons, comme je m'en jouerois ! comme je les laisserois ramper ! comme je leurs dirois : à mes yeux vous n'êtes que des hommes !

Mais quelle folie, je crois en vérité que je m'en occupe de ces hommes ; je retourne à vous, ma chère amie, il n'est pas vrai que je puis m'éloigner de vous un instant, je serois malheureuse sans votre amitié, sans la confiance qu'elle m'inspire ; je veux savoir tout ce que vous faites, je vous dirai tout ce que je ferai, & si nous voyons les choses un peu différemment, nous nous aimerons tout de même.

Voilà l'automne qui s'avance, on se rapproche, on se rassemble, on retrouve ses liaisons, on espère le

plaisir & l'amitié, quelquefois on n'a ni l'un ni l'autre ; pour moi, je n'espère ni ne souhaite rien, toutes les saisons me sont égales, je suis tranquille à la campagne, je serai calme à la ville, je compte un peu sur le monde, sur mon prochain pour fournir à ma gaieté ; cependant, en vérité je ne suis pas méchante, il me semble que ceux qui me font rire pourroient être de moitié avec moi ; nous ne serons plus ensemble, je n'aurai personne avec qui m'amuser des ridicules de nos amis ; vous connoissez un peu nos originaux, je pourrai au moins vous en entretenir, pour cela j'aurai soin de les observer d'un peu plus près. Jusques à présent je n'ai pas trop osé fixer les objets, le monde ne m'a paru encore que comme un essaim d'abeilles qui bourdonnoit, je veux y porter des réflexions sérieuses, & si elles alloient jusques à la critique vous ne m'en feriez pas un crime, ce

ne fera qu'entre nous ; mais je vous écris comme si je n'avois rien à faire , cependant on vient de m'envoyer une chançon de la ville , j'ai une toilette à finir pour des visites , & une assemblée de campagne où il faut aller ; avouez qu'il est juste que je vous quitte pour des choses aussi essentielles , j'y vole. Adieu, ma chère amie, aimez-moi comme je vous aime.



LETTRE III.

De la même.

EN vérité , mademoiselle , car le mot d'amie ne se trouve pas au bout de ma plume , votre lettre m'a fait encore plus de peine que la précédente ; vous mettez dans votre réponse un sérieux qui m'en impose ; je vous en prie , ne soyez pas si raisonnable , laissez-moi la liberté de l'être à ma manière , sans attaquer ni mon esprit , ni mon caractère ; voyons un peu les choses comme il nous plaît , nous n'aurons que trop le temps de les voir comme elles sont ; vous raisonnez d'après les idées reçues communément dans le monde ; & je pense d'après celles que je me suis faites : comme elles ne regardent que moi , je puis les suivre sans crainte , ce

Sont les dispositions de mon cœur & de mon ame qui me les ont dictées ; je vois la liberté : l'indépendance, comme le plus grand bien, vous parlez d'attachement, de chaînes, comme de la plus jolie chose du monde, & je comprends par ce que vous me dites, que vous vous laissez aller à l'idée triviale de vous marier ; vous dites, du ton le plus imposant, que la vocation des femmes est d'être bonnes épouses, bonnes mères ; j'entrevois même que vous avez l'ambition de bien gouverner une maison, un ménage : hé bien, ma chère amie, vous aurez le bonheur suprême de trouver un de ces êtres dominans, qui, après avoir bien calculé votre dot, votre naissance, peut-être un peu vos qualités, mais surtout ses convenances ; voudra bien être votre maître, & vous rendre heureuse ou malheureuse à son gré ; vous fléchirez sous le joug, de lui dépendront votre sort, votre vie,

vosre réputation, & ce sera beaucoup si vous pouvez jouir de vos sacrifices : j'avoue que je ne me sens pas cette résignation ; je me révolte même contre cet arrangement, je bénis le ciel d'avoir mis un peu de fierté dans mon esprit & le goût de l'indépendance dans mon cœur, j'espère avoir la force de soutenir l'un & l'autre.

Au reste, ma chère amie, ma façon de penser est peut-être une suite de l'éducation que j'ai reçue & de la situation où je me trouve ; je vis avec des parens si bons, si tendres à mon égard, ce ne sont pas des parens, ce sont des amis ; notre fortune quoique très-médiocre nous suffit ; mon père & ma mère sont sereins & tranquilles, ils ne désirent rien, je ne désire rien non plus, la paix est notre luxe, & nos sentimens réciproques sont nos plaisirs & notre volupté. J'ignore ce que c'est que la soumission, & ils sont contents de moi :

quand j'ai parlé de mon éducation, c'est que je ne me rappelle pas d'avoir été élevée; à mesure que mon esprit s'est développé, mon père l'a formé, bien moins par le raisonnement & par des leçons, que par une pratique continuelle de la raison; on ne m'a jamais rien commandé, & le mot d'obéissance m'est inconnu; on me représentoit tranquillement & avec force les inconvéniens, on me laissoit la maîtresse de les éviter ou de m'y exposer, autant qu'il se pouvoit; c'étoit l'expérience qui m'éclairoit & me corrigeoit. Combien souvent j'ai cru que l'on vouloit me refuser des plaisirs, là où je ne trouvois que de l'ennuï ou du chagrin lorsque je les obtenois: au lieu de me diriger tous jours, on m'obligeoit de faire un choix, & j'ai appris à juger & à méditer; on ne m'a enseigné aucune science; pour m'instruire, on cherchoit bien plus à faire naître mes idées

idées qu'à charger ma mémoire; jamais je n'ai appris une question ni une réponse; lorsque mon père vouloit m'apprendre quelque grande vérité essentielle, il tâchoit de m'en faire naître l'idée ou le sentiment par un objet: par exemple, dans les beaux jours du printemps ou de l'été, il venoit m'éveiller de très-grand matin; nous allions chercher quelque endroit d'où l'horison bien découvert nous laissoit voir se lever du soleil dans toute sa beauté, & lorsque j'étois émue par la magnificence du spectacle, je recevois des leçons de religion qui ne s'effaceroient jamais de mon ame; delà nous passions dans une chaumière de pauvres, ou dans une maison de malades; j'apprenois ce que c'est que la charité & la bienfaisance, j'entendois des bénédictions, & l'impression en est encore dans mon cœur; c'est ainsi, ma chère amie, que je suis parvenue à dix-huit & à vingt

ans; & alors, ne foyez point étonnée si mes idées font un peu à moi; si, connoissant mon caractère, je me fais une existence de liberté qui lui est propre, & quand on a l'honneur d'avoir un système, on tâche de le faire prendre aux autres; c'est ce que j'ai fait avec Mlle. de Mirfor. Tout simplement, elle regardoit le mariage comme le bonheur suprême; son ambition se bornoit bêtement à être la femme d'un homme & la maîtresse d'une maison: je lui ai fait comprendre, avec un peu de peine cependant, qu'il étoit plus beau & plus sûr de n'être qu'à soi; que la gaieté valoit mieux que les sentimens, & la liberté que l'incertitude du bonheur; elle n'est pas encore tout-à-fait persuadée, mais j'espère d'y parvenir.

Comme je vous l'ai dit, ma chère amie, je me suis liée avec Mlle. de Mirfor, & j'ai tenu parole à l'infidélité que je vous avois promise: elle a agréé mes

prévenances; j'ai été la chercher dans la campagne où elle demouroit; nous nous connoissions un peu, aujourd'hui nous sommes intimes, mais je ne fais pas si nous nous aimerons jamais; elle est venue passer plusieurs jours ici avec moi; en nous quittant nous nous sommes promis amitié & confiance, c'est-à-dire, que nous nous dirons nos vérités, & que nos liaisons iront suivant les circonstances. J'avoue que ce n'est pas tout-à-fait cette amitié qui nous lie vous & moi: je crois qu'il y a entre nous une sympathie qui ne s'affoiblira jamais; & à laquelle je chercherois en vain à me soustraire; la vraie amitié ne se remplace point. J'ai été fâchée de voir partir ma nouvelle amie, mais elle n'a pas fait un vide chez moi; son absence ne m'a point fait craindre la solitude. Voilà le temps, cependant, où on pourroit s'en appercevoir; l'automne s'avance dans nos campagnes, la saison va être

un obstacle à la société, nous allons nous renfermer & vivre à-peu-près seuls; ce ne fera pas une peine pour moi, je veux être indépendante même du temps & des saisons; par-tout je saurai empêcher l'ennui de m'atteindre; j'aurai plus de temps pour remplir mes devoirs avec mes parents, ils ne verront pas que ce sont des devoirs & mon cœur ne le saura jamais; nous vivons sans desirs & sans inquiétudes, & ce calme vaut bien des plaisirs. Je vois sans peine les soirées s'allonger, les jours se raccourcir, je ne les compte ni ne les mesure, & je jouis avec délice de ces beaux jours d'automne, où l'on ne craint plus le soleil & où l'on cherche même ses rayons: je m'éloigne de la maison, je vais chercher tantôt des endroits champêtres, habités; d'autrefois des lieux solitaires: je vais jusqu'à l'entrée du village, & là, j'ai du plaisir à entendre le soir le bruit

des troupeaux qui reviennent, les cris de joie des paysans qui rentrent chez eux, chargés de quelques récoltes, le chant des enfans qui rapportent des fruits & du bois qu'ils ont ramassés à la forêt. Je rentre à la maison un peu fatiguée: mon père a été de son côté ou à la ville, ou à la chasse, ou il a assisté à quelqu'opération d'agriculture: ma mère s'est occupée de quelques affaires domestiques, ou de celles de quelques paysans nos voisins: nous nous revoyons avec le plaisir de gens heureux d'être ensemble. Je ne veux point me blâmer sur ce bonheur paisible & domestique; je veux au contraire le sentir & le favoriser tous les momens; l'habitude sur ce qui plaît est un ennemi dont il faut se défendre, il n'y a rien dont elle ne fasse de l'ennui. Je vais souvent au bord de ce ruisseau qui vous aimez; je vous vois à cette place que vous aviez choisie, je vous entends penser, je vous ré-

ponds , je me rappelle nos disputes & ma colère quand vous aviez raison ; quand vous n'y êtes pas je fais vous trouver mille torts , je me révolte sur-tout bien à mon aise contre votre façon de penser, si raisonnable ; c'est un avantage que vous croyez avoir sur moi ; & que je reconnois le plus tard que je peux. J'ai fait partager à Mlle. de Mirfor tous mes plaisirs champêtres, & sans aucune pitié, je lui faisois admirer tout ce qui me plaît & tout ce que j'aime : je l'ai menée au bord de mon ruisseau ; je l'ai fait asseoir sur ce tertre couvert de mousse qui est auprès de l'eau : placez-vous là , lui ai je dit ; & croyez avoir un amant à vos pieds qui gémit , qui murmure ; & qui fuit comme l'onde , a-t-elle très-bien continué ; je vous laisse deviner le reste de la conversation & sur les murmures , & sur la légèreté : ensuite nous avons porté nos regards dans la campagne , au delà du ruisseau ; nous avons

admiré les couleurs brillantes & variées dont les arbres se parent dans cette saison , les uns d'un jaune pâle , les autres d'un rouge vif ; quelques-uns encore verts , & plusieurs déjà dépouillés de leurs feuilles annoncent l'approche des frimats : dans le fond du tableau , nous voyons les sapins toujours verts & toujours tristes ; ils sont l'emblème de la constance. Le soleil s'est couché pendant nos belles réflexions ; nous ne voyons pas derrière nous un nuage qui s'élevoit & qui amenoit la pluie : nous nous sommes hâtées de regagner la maison ; nous n'avons pu arriver assez-tôt pour éviter d'être mouillées : cet accident n'a point altéré notre gaieté ; nous avons ri en nous séchant , & nous en avons fait une moralité : ces nuages qui se formoient sur nos têtes , pendant que nous avions devant nous un ciel serein & une vue agréable , c'est

le bonheur qui est troublé par les revers inattendus.

Je ne fais, ma chère amie, si vous vous rappelez que cet été il nous est venu de nouveaux voisins : je crois vous en avoir parlé quelquefois, lorsque vous étiez ici : nous avons eu occasion de les voir plus souvent & de les connoître davantage ; il nous intéressent ; ce sont des personnes dont la fortune s'est dérangée, & qui se sont retirés à une campagne éloignée d'ici d'un quart de lieue, les gens qui se sont ruinés ont toujours de la politesse & de l'usage du monde ; on voit à leur air triste & sérieux, que leur situation a éprouvé quelque changement malheureux ; ils sont sensibles à l'intérêt qu'on leur témoigne, & dans leur état, ils nous en ont inspiré ; c'est un mari & une femme jeunes encore. Madame de St. Marcin paroît avoir au plus vingt-sept ans ; elle seroit belle encore, si sa physionomie

ne portoit pas les traces ou du chagrin ou d'une vie dissipée : de grands yeux noirs, qui sont plus languissans que brillans, laissent voir ce qu'ils ont été ; elle a un sou de voix touchant, & dans le maintien & dans l'habillement, une négligence qui peint l'abattement & la tristesse. On présume des malheurs & on voudroit les savoir. Le mari est un homme qui parle beaucoup ; il dit ce qu'il a été pour faire oublier ce qu'il est ; il voudroit qu'on fut le passé & ôter la peine de le deviner ; sa conversation, tour à tour confiante & mystérieuse, est pénible ; il y a de plus avec eux un homme d'une très-jolie figure ; sa physionomie est spirituelle ; il parle peu ; il paroît affecter une philosophie froide & tranquille, il en sort cependant quelquefois par des traits gais & piquans ; il témoigne beaucoup de complaisance pour le mari & d'intérêt pour la femme : je crois, ma chère

amie ; que c'est ce qu'on appelle un ami ; je ne sais si vous savez ce que c'est qu'un ami : l'autre jour on en parloit beaucoup , & dans la dispute qu'il y eut à cette occasion , on soutenoit qu'il n'y avoit rien de si utile dans un ménage qu'un ami ; qu'alors , le mari avoit de la liberté , des conseils , de l'appui dans le monde ; que la femme avoit des consolations , des directions ; enfin , que tout alloit fort bien quand un ami venoit au secours des inconvéniens du ménage : on citoit mille exemples , & sur tout celui-ci : je n'y comprends rien , mais je me sens de l'aversion pour les amis , & sur-tout pour les mariages qui en ont besoin. Je ne vois ici qu'une femme sous la tyrannie d'un mari & sous le despotisme d'un ami ; je n'irai pas examiner si je me trompe , mais je ne veux ni du bonheur , ni des consolations de cette femme , & tout ce que je vois dans le monde me

confirme dans ma façon de penser. Je ne fais si un jour je saurai l'histoire de madame de St. Marcin ; je le souhaite , & par curiosité , & par l'intérêt qu'elle m'inspire : peut-être serai-je très-peu satisfait , il est possible qu'ils n'aient point d'histoire ; ils viennent de L... , & ce n'est pas trop le pays des romans. Nous voyons aujourd'hui ces nouveaux venus comme des étrangers , auxquels nous devons des politesses & des prévenances à cause de notre voisinage , je ne prévois pas que nos relations aillent plus loin. Vous savez qu'à la campagne tout est événement , & une nouvelle connoissance de trois personnes en est un très-important ; je vous le conte comme s'il devoit vous intéresser infiniment. Vous , ma chère amie , dites moi aussi tout ce que vous faites : écrivez moi souvent , quand vous devriez me parler toujours raison ; je respecte la vôtre , quelquefois j'en

fuis jalouse , mais j'en profite toujours un peu ; faites comme moi , écrivez de bien grandes lettres , qui ne finissent pas : j'aime causer avec vous & j'en ai tout le tems ; mais en voilà assez aujourd'hui ; adieu , ma chère amie.



LETTRE

LETTRE IV.

De la même.

COMMENT, ma chère amie ! malgré tout ce que je puis vous dire , vous avouez tout uniment que vous voulez vous marier ; vous dites que c'est votre destination , & que vous voulez la remplir : en vérité , cet aveu est bien extraordinaire ; je ne reconnois pas là cette raison délicate dont je faisois l'éloge , & votre naïveté me choque ; vous avez beau la décorer des beaux termes de vocation naturelle , de devoirs à remplir , d'obligations envers la société , de soumission à vos parens ; je ne fais point voir toutes ces moralités , & c'est aussi bien naïvement , que je vous assure que je ne pense rien de tout cela : jamais l'idée de mariage ne me

vient à l'esprit, & quand par hazard elle s'y présente, c'est sans y faire la moindre impression : je suis bien persuadée de n'y jamais souscrire ; je trouve que l'on ne doit à la société que son bonheur ; & comme il me paroît qu'on a fort peu cherché à l'établir & à le fixer dans le mariage, il m'est bien permis de le chercher ailleurs. Mon bonheur, à moi, est d'être indépendante, & libre dans mes affections ; je hais la soumission ; je ne veux être obligée de plaire à personne, & n'aimer que ce qu'il me plaira. Je dis cela d'autant plus librement, que je n'ai vu encore aucun être dont je ne craignisse de dépendre, aucun dont je voulusse l'attachement ou la préférence : je me sens le cœur aussi libre que l'esprit, & je veux jouir de cette liberté ; c'est le plan que je me fais. Vous, ma chère amie, soyez une épouse bien soumise, une mère de famille bien respectée,

une maîtresse de maison bien ennuyée, je vous admirerai sans envie votre bonheur : toute mon ambition est de conserver ma vie telle qu'elle est ; je crains les événemens, je n'en veux point ; j'ai autour de moi de quoi occuper & satisfaire mon cœur, il ne demande rien de plus ; il règne dans ma famille une sympathie, une gaieté & des goûts qui remplissent ma vie. Vous avez vu, ma chère amie, que je n'ai pas besoin de me marier pour être libre : la société de mes parens est charmante ; ma mère, si bonne, si douce ; mon père, toujours occupé de quelque chose d'agréable, & me mettant de moitié de toutes les affaires essentielles : notre économie, nécessairement très-grande, est souvent un sujet de gaieté, & toujours une occupation qui nous amuse ; nos amis viennent rire avec nous, & point admirer notre luxe, ou partager notre profusion : quand mon père prend

son violon pour m'aider à déchiffrer un air nouveau au claveffin, nous croyons avoir un beau concert : quand nous faisons danser les jeunes paysannes dans la grange, nous croyons avoir un grand bal. Vous avez trouvé vous même que j'étois heureuse, & , en vérité, il y auroit le plus grand danger à vouloir ajouter quelque chose à notre bonheur. Lorsque l'ambition, l'inquiétude ou le goût du changement viennent déranger mes idées, je les repousse comme un crime ; surtout, je ne vais point empoisonner mon sort par la comparaison ; je n'en fais point, ou je la tourne à mon avantage, & je n'ai pas beaucoup de peine, quand je vais en chercher les objets parmi le grand nombre des femmes mariées.

Je veux vous dire un grand secret, ma chère amie ; je vous le confie, & je vous prie de me le garder bien exactement ; je vous le dis à l'oreille ;

Je crois que je suis un peu philosophe ; je me sens un peu d'ambition là-dessus, & j'ai envie de m'y livrer : c'est un petit orgueil que je voudrois satisfaire, mais voilà que j'ai une peur affreuse de votre raison ; une femme philosophe ! & à mon âge ! vous allez me croire tous les vices. Un moment, je vous en supplie, & vous verrez que je n'attache à ce mot que le droit de penser d'après les idées que j'ai reçues, & qui ne sont peut-être pas celles de toutes les jeunes femmes : je me suis fait un système qui n'est pas le leur, & je voudrois le suivre ; je crois que les autres femmes n'ont point de système ; elles se laissent pousser par les circonstances, ou conduire par quelque sentiment qui tient à la foiblesse, & je me sens de la force. Je ne veux pas, cependant, de cette philosophie qui détache les devoirs, qui arrange ses affections & son bonheur sur l'intérêt personnel,

qui se fait un jeu de la vertu , en se mettant au-dessus d'une certaine opinion. J'ai bien entendu dire que cette philosophie étoit celle de quelques femmes & de quelques hommes qui ont fait du bruit dans le monde , & dont la mauvaise réputation même leur avoit fait un nom brillant : j'ai un peu écouté aux portes là-dessus ; j'en ai assez entendu pour ne vouloir ni de cette philosophie , ni de cette réputation ; j'ai seulement compris qu'une femme pouvoit aussi réfléchir ; qu'en réfléchissant , elle pouvoit raisonner , & je vais toujours raisonnant , sans me soumettre à la trivialité des idées reçues : c'est là toute ma philosophie , & je crois que c'est la bonne ; pour celle-la , vous me la permettez bien , & votre aulère raison ne peut la condamner : si cela arrive , c'est que nous avons des systèmes différens ; chaque philosophe a le sien ; il est bien juste que nous

ayons chacune le nôtre. J'ai , à cette occasion , un autre chagrin , que je voudrois vous cacher ; mais il faut bien que vous sachiez tout. Mon père est souvent de votre avis ; presque toujours , sa raison ressemble à la vôtre , & je m'en afflige : je suis attachée à mes idées , & c'est avoir trop à faire , que de les défendre contre un père & contre une amie : n'importe , j'aurai plus de gloire à triompher ; mon père est un ennemi d'autant plus dangereux , qu'il a toute ma confiance ; quand il raisonne , il frappe si fort sur la vérité , qu'il en jaillit des étincelles qui m'éblouissent ; mais j'en reviens bien vite ; je trouve toujours dans ma ferme-té de quoi me sauver , & je conserve soigneusement ma façon de penser. Heureusement , j'ai dans mon père un ami tendre , qui se met à ma portée : après avoir formé mon caractère & ma raison , il ne dédaigne point d'écouter mes objections ; il *

de l'indulgence pour mes idées, pour mes fantaisies; il raisonne avec moi comme pourroit le faire une amie qui auroit plus d'expérience que moi: malheureusement, il réduit les affaires de la vie à une précision à laquelle je ne puis consentir; après une grande dispute sur la liberté, sur l'indépendance, il me dit l'autre jour: ma chère Laure, vous aimerez & vous vous repentirez de tout ce que vous dites: je me fâchai véritablement; je lui soutins, que, dans tout ce que j'avois rencontré, je n'avois rien vu qui pût me séduire; que dans tous les hommes, même dans les héros de l'histoire & des romans, je n'avois su voir que des êtres qui asservissent tout à leur amour propre & à leur ambition; & je lui dis, avec une vivacité qui le fit rire, que certainement je ne serois pas leur victime: ma pauvre enfant, me dit-il en m'embrassant, puisses-tu seulement avoir le bonheur

de choisir le sacrificeur. Ma mère; qui nous écoutoit dans ce moment, ajouta: on a beau faire, ce sont les circonstances qui nous mènent, & le bonheur va comme il peut; je me promis bien de ne pas dépendre des circonstances, & de rester attachée à mes idées.

Nous avons fait un peu plus connoissance avec les trois étrangers qui sont venus dans notre voisinage: sur l'accueil que nous leur avons fait, ils sont venus nous voir quelquefois; celui que je vous avois annoncé comme l'ami, & qui s'appelle M. de Verfeuil; m'avoit paru d'abord, par ses manières & par sa figure, être un homme assez aimable; ensuite, son air froid, peu attentif & même dédaigneux, me l'avoit fait regarder comme un être assez commun: on ne fait comment juger les hommes; en connoissant mieux celui-ci, j'ai trouvé qu'il avoit de l'esprit, du goût, des connoissances, & que c'étoit

un homme intéressant : je ne voulois d'abord ni le connoître ni le juger ; je crois même que je lui ai donné assez mauvaise opinion de moi ; car elle ne se règle guère que sur celle que l'on témoigne ; & puis, il s'est acharné à me parler , à chercher les sujets qui pouvoient m'égayer & m'occuper ; il m'a amusée malgré moi , & cela avec une adresse & une politesse qui m'a donné l'idée d'un homme du monde qui cherche à plaire , & qui fait y réussir ; c'est-à-dire , que j'ai vu l'amour propre de celui-ci employer ses ressources avec quelqu'un qu'il avoit d'abord dédaigné : en vérité , ma chère amie , je n'en ai pas été flattée ; je lui ai tout simplement rendu la justice qu'il demandoit de moi : il a voulu plaire , je l'ai trouvé aimable ; il a particulièrement l'art de la conversation ; il la rend facile & agréable. Pendant la dernière que nous avions ensemble , madame de St. Mar-

cin rouloit ses grands yeux sur nous : j'ai cru voir l'intérêt qu'elle prenoit à son ami , & appercevoir un peu de jalousie ; c'est un vice qui mérite une punition , & je n'ai pas manqué d'allonger l'entretien ; j'ai même parlé un peu plus bas , & avec un air d'intérêt que j'étois bien éloignée d'avoir ; je me suis reprochée cette méchanceté ; je me suis souvenue que cela s'appeloit du manège : j'en ai eu honte , & certainement ce ne sont pas mes dispositions ; vous savez que je me pique d'être la vérité même. Il y a sans doute de ces choses qui sont amenées par les circonstances , & qui nous sont naturelles sans être dans notre caractère ; une femme en observe une autre , il n'en faut pas davantage pour produire le contraire de ce qui seroit arrivé sans cela , je crois que c'est une découverte que je fais ; quoiqu'il en soit , je me hâtai bien vite de finir la peine de madame de St. Marcin ; le

sujet de la conversation étoit indiffé-
 rent, je l'appelai, je lui dis : madame,
 venez décider entre Mr. de Verfeuil
 & moi ; il prétend qu'à mon âge la
 campagne n'est qu'une retraite, qui
 ne doit avoir aucun agrément,
 & là-dessus il me dit les plus belles
 politesses du monde ; & moi, en vraie
 campagnarde, je n'aime que les véri-
 tés : alors, madame de St. Marcin se
 mêla de la conversation ; nous parlâ-
 mes tous ensemble sans trop nous en-
 tendre : Mr. de Verfeuil tira parti de
 tout pour me flatter ; madame de St.
 Marcin avoit aussi son tour ; & toutes
 les deux, quoique d'avis différent,
 nous avions de quoi être contentes.
 Ma chère amie, ce Mr. de Verfeuil
 est un homme aimable ; mais je ne
 l'aime pas : dites-moi, est-ce qu'il y
 a des hommes qui veulent plaire à
 toutes les femmes, & qui, pour le
 profit de leur amour propre, vont tou-
 jours flattant celui des autres ? Je ne
 fais

fais point encore juger & démêler les
 caractères ; il en est si peu qui se mon-
 trent tels qu'ils sont ! Les êtres que
 je rencontre sont pour moi des maf-
 ques que je cherche à deviner ; ceux
 qui piquent le moins ma curiosité
 sont bien ceux qui me donnent le
 moins de peine : nous avons, par
 exemple, pour voisins, plusieurs de ces
 bonnes gens qui n'ont point de maf-
 que, & je vous en parlerai peu ; on
 les aime, & on voudroit les laisser ;
 leurs bonnes physionomies annoncent
 leur bon esprit ; on fait ce qu'ils vont
 dire, ils n'ont rien de caché ; ils vous
 entretiennent sans pitié de leurs af-
 faires, de leurs goûts, de leurs re-
 coltes, & cela, avec une confiance qui
 fait l'éloge de leurs bons cœurs & de
 la patience de ceux qui les écoutent :
 de ces bonnes conversations, nous en
 avons souvent, & à cette occasion, je
 reproche quelquefois à mon père sa
 fausseté : il écoute tout avec l'air de

l'intérêt; jamais on ne voit l'ennui, & ce qu'il fait depuis longtems, il semble toujours qu'on le lui apprend lorsqu'on lui en parle : il me reproche à son tour ma franchise; il me dit que la douceur d'être aimé & de faire plaisir vaut bien la peine d'écouter & de s'ennuyer quelques momens; il prétend même que la vraie charité est celle qu'on fait à l'amour propre des autres : je n'ai encore ni cette vertu ni cette souplesse; & l'autre jour, qu'un brave conseiller du voisinage me contoit fort au long le mal que la grêle avoit fait à ses vignes & à sa vendange, il me fut impossible de ne pas lui dire, pour abrégér la conversation : eh bien, monsieur, il n'y a qu'à dire adieu panier : il fut très-bien me répondre, qu'il me croyoit encore pire que la grêle; je rougis, je regardai mon père, &, après un moment de réflexion, je me promis bien d'écouter une autre fois jusques

au bout. Au reste, ce n'étoit pas sans quelqu'intention, que ce bon conseiller avoit tant de confiance en moi; il a un fils qui a fait ses études à Basle, & qui voyage dans ce moment : c'est un fils unique, un charmant jeune homme, qui viendra offrir sa fortune & ses agrémens aux heureuses mortelles qui lui plairont; on en a parlé deux ou trois fois devant moi, avec un air de vouloir me donner quelques espérances, & vous comprenez, ma chère amie, comme ce monsieur entre dans mes projets. En vérité, je voudrois vous l'envoyer; c'est une trouvaille pour une fille raisonnable qui veut se marier, je vous promets son portrait quand je l'aurai vu.

J'ai reçu hier une lettre de Mlle. de Mirfor, elle est à la ville, & elle m'en parle avec un plaisir & un contentement qui fait voir qu'elle en a, & qu'elle en espère : on commence à

revenir de la campagne ; elle croit que l'hiver sera très-brillant : il y a plusieurs étrangers de distinction ; on parle de quelques mariages. Il vient de s'en faire deux , qui , par leur opulence , promettent beaucoup pour la société. Mon amie me presse de la rejoindre ; mais ces belles peintures de la ville ne sont point un attrait pour moi : nous restons ici jusqu'au milieu de décembre ; les affaires de mon père l'exigent , & je m'en réjouis ; je serois bien fâchée de perdre les beaux jours que cette saison nous laisse espérer encore : j'irai souvent au bord de mon ruisseau j'entendrai le chant des oiseaux , qui suivent les montagnes , & qui viennent auprès de nos demeures se plaindre de l'approche de l'hiver. Je verrai les arbres changer la couleur de leurs feuilles , & en les quittant laisser un champ plus vaste à la vue : ce sont là les seuls événemens dont j'au-

rai à vous entretenir , à moins que je ne vous parle des grands sujets de conversation , des récoltes , des vendanges. Je ne veux pas mettre votre amitié à cette épreuve ; je crois même que dans ce moment ma lettre est trop longue ; je finis bien vite , & je vous embrasse tendrement ; donnez moi de vos nouvelles , je vous en prie.



LETTRE V.

De la même.

EST-IL bien vrai, ma chère amie, que ce que je vous dis vous donne mauvaise opinion de moi ? Vous prétendez que je deviendrai une franche coquette; vous tranchez le mot, & vous me dites que j'ai précisément l'esprit qu'il faut pour faire une triste histoire ou un mauvais roman. D'abord, j'ai été très en colère; ensuite, relisant votre lettre, j'ai vu qu'elle respiroit l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné: c'est votre amitié qui s'alarme de mes idées, que vous appelez extraordinaires. J'avoue que cette raison, que je respecte chez vous, m'a effrayée sur ma façon de penser;

& touchée de vos inquiétudes sur mon sort, je me suis mise de moitié avec vous contre moi-même. J'ai rappelé à mon esprit tout ce que je vous ai écrit, j'ai un peu passé en revue toutes mes idées, & je vous dirai d'abord, pour vous rassurer, que ce ne sont que des idées: à mon âge, n'est il pas permis d'en avoir sans donner de la défiance sur ma raison? & si je pense d'une manière un peu extraordinaire, que trouvez-vous dans ma conduite qui ne soit pas raisonnable? Pauvres femmes que nous sommes! sur quoi peuvent rouler nos projets? sur notre ambition? Il n'est pour nous qu'un seul objet; à l'entrée de notre carrière, nous la mesurons des yeux, &, sans en voir le terme, nous croyons pouvoir nous tracer une route pour y arriver. Les hommes choisissent une vocation, & se dirigent en conséquence; nous, nous ne choisissons rien, & c'est beau-

coup si nous pouvons attendre tranquillement & sans murmurer, que le hazard dispose de nous & amène l'événement qui doit en décider. Eh bien, ma chère amie, je sens une révolte secrète contre cet arrangement; & je dis, je veux au moins être maître de mon sort; je n'irai point fléchir humblement sous le joug que la force & la prévention nous ont si durement imposé: je ne veux ni des malheurs ni des consolations qui sont attachés à notre destinée; je veux exister par moi-même; je crois en avoir la force, & je ne fais pas ce que vous trouvez là de si exalté & de si dangereux. Vous me jugez trop rigoureusement: voyez ce que je fais avant que de condamner ce que je pense; je jouis de toutes les douceurs qui sont à ma portée, sans en défier d'autres: mes jours se passent dans une suite de devoirs & d'occupations qui les rendent heureux: ja

mais ils ne sont allongés par l'ennui, ou troublés par l'inquiétude; & si je jette un coup d'œil sur l'avenir, c'est pour m'assurer du présent, c'est pour trouver les moyens de le conserver; voilà à quoi se réduisent toutes ces belles idées qui vous font peur. Quand on ne désire rien, on peut bien décider de ce qu'on ne veut pas; mes prétentions sont négatives: vous avouerez que c'est bien celles qui sont permises, & que l'on peut espérer de réaliser.

J'ai communiqué cet article de votre lettre à mon père; comme c'est un sujet qui est quelquefois celui de nos conversations, j'ai voulu qu'il connût la façon de penser de mon amie; je lui ai dit à-peu-près ce que je vous répons ici, il m'a écoutée en silence, j'ai entendu un profond soupir, & il m'a quittée sans me répondre, sans me rien dire: je n'ai pas compris quelle pouvoit en être

la raison , je le saurai une fois ; en attendant je suis venue vous écrire : votre lettre que je relis encore n'apportera aucun changement à mes idées , mais elle m'éclaire sur le jugement qu'en peuvent former ceux qui les connoitroient mal : je veux donc les tenir secretes , elles seront pour mon amie seule , & jamais , ni mes discours , ni ma conduite n'en apprendront rien à personne. On pourra peut être , tout au plus , me soupçonner de fierté ; il n'y aura point de mal. Cependant , le silence de mon père me tient au cœur , il me fait de la peine : je réfléchis , & je comprends que des enfans , qu'une fille unique , surtout , ne peut pas prendre un parti sans compromettre l'ambition & le bonheur de ses parents : j'ai bien pris l'engagement avec moi même de mourir plutôt que de troubler jamais la vie heureuse de ceux de qui je tiens le jour ; mais pour cela faudra-t-il sacrifier la mien-

ne : elle leur est consacrée , & cela ne suffit-il pas ? En vérité , ma chère amie , vous avez mis beaucoup de trouble dans mon ame , & il a fallu toute ma force & mes réflexions pour le calmer. Je ne sais comment il se fait que je ne vous parle jamais que de moi : cependant je m'occupe bien souvent de vous ; vous êtes dans des circonstances si heureuses , que votre bonheur paroît parfaitement assuré : vous laissez aller le présent , & vous attendez l'avenir sans défiance & sans inquiétude. Vous avez là-dessus vos idées , & je voudrois les savoir ; pourquoi ne me les dites-vous pas ? Vous vivez dans un plus grand monde que celui de la ville que j'habite : il y a des histoires , des anecdotes comme partout , & vous ne m'en parlez jamais ? Ne vous occupez-vous donc point des autres ? Est-ce que vous ne jugez point ? est-ce que vous ne

vous donnez point la peine de devenir ceux avec qui vous vivez ?

Je vous prie , ma chère Sophie , réveillez-vous là-dessus : ne pourriez-vous pas vous laisser aller à un peu de médisance avec moi ? Avec une amie aussi intime , il n'y a point de mal : dans le voyage de cette vie , il est bien permis de faire des observations : ne voyez jamais de méchanceté dans celles que je fais avec vous ; je n'aime pas la critique , & je hais la satire , mais je puis bien parler du sentiment que l'on me fait éprouver : & à quoi servent les relations ? si l'on ne peut pas enterrer dans le sein de l'amitié ce que l'on s'avoue à soi-même : vos lettres si sages , si discrètes , font la condamnation des miennes , & je vois , quoique vous ne me le disiez pas positivement , que vous n'approuvez pas mes actions : vous ménager mon amour propre en surveillant ma conscience ; je me repro-

chais tous mes péchés d'humeur & de vivacité. J'ai vu que je pouvois passer pour méchante ; j'en ai tremblé ; & dans mon effroi , je me suis rappelée la petite brusquerie qui m'échappa l'autre jour avec notre bon voisin le conseiller : j'ai voulu la réparer ; j'ai engagé mon père à aller chez lui , & je l'ai accompagné. Il n'a pas été difficile de faire venir la conversation sur la grêle , j'en ai parlé avec le plus grand intérêt ; je suis entrée dans tous les détails ; j'ai voulu aller voir le mal sur les lieux ; j'ai calculé le dommage & les frais de réparations : mon intention a été parfaitement remplie , & cet homme s'est très-bien accommodé de la compassion que je lui ai témoignée : cependant , il est riche , & la perte n'est pas un objet si considérable pour lui. A cette occasion , j'ai remarqué que les gens riches ont ; sur les accidens qui leur arrivent , un degré de sen-

sibilité de plus que les pauvres : il semble que la fortune doit les en garantir : j'ai ai quelquefois de l'humeur & de la colère avec laquelle Mr. *** se plaignoit des orages , de la secheresse qui avoient dérangé les beaux jardins de sa belle campagne ; & il paroissoit assez disposée à trouver juste & naturel que le mal fût tombé sur les champs & sur les prés de ses voisins. Mr. le conseiller me laissoit entrevoir , qu'il n'étoit pas éloigné de faire la même réflexion ; & moi , lâchement , je l'ai approuvé , je me suis mise de moitié de son indifférence pour les autres , & de sa sensibilité pour lui même. J'ai renchéri encore sur ce qu'il témoignoit là - dessus , c'est-à-dire , que ma première faute m'a conduit plus loin que je ne voulois aller. J'ai été jusqu'à la fausseté , & j'ai senti l'inconvénient des torts que l'on se donne ; on ne les répare que par d'autres , que l'on se repro-

che ; & l'on finit par être mécontent de soi , sans avoir contenté personne.

Je crois , ma chère amie , que voilà de grandes réflexions sur un petit sujet ; il s'agissoit de se corriger d'un petit défaut , & c'est une si grande affaire , que l'on y met toujours un peu d'ostentation avec soi - même : si j'ai réussi , si je deviens meilleure , c'est à vous à qui je le devrai , & vous ne devez pas vous dégoûter de me donner vos bonnes leçons.

Je ne serai peut-être pas si paisible sur vos prophéties ; moi , coquette ! non , mon amie , jamais ; jamais l'envie de plaire ne me fera mandier un peu d'encens ; je hais les flatteries , je déteste surtout les fleurettes , & ces jolis propos débités si libéralement aux femmes : vous ne me connoissez pas ; j'ai trop de fierté , pour acheter quelques misérables trophées avec de la fausse monnoie ; je me révolte contre cette fausseté que la coquetterie

emploi, mais je saurai me soumettre à celle qui est si nécessaire dans la société. Je fais qu'il faut se garder d'y porter trop de vérité : le monde n'est pas fait pour elle ; il faut avoir l'air bien aveugle sur les défauts des autres, comme nous nous persuadons qu'ils le sont sur les nôtres : c'est une charité sur laquelle nous comptons, & que nous devons exercer. J'ai senti plus d'une fois que la franchise qui humilie est un vice. J'y avois de merveilleuses dispositions, & je travaille tous les jours à m'en corriger : il y a deux jours que j'eus occasion d'essayer mes forces, & de juger de mes progrès là-dessus. Nous avions à dîner une partie de nos bons voisins les campagnards, gens à grosse joie, parlant fort & riant beaucoup, ne cherchant qu'à se faire entendre & n'écoutant personne, faisant des contes qui ne finissoient pas, & n'entretenant les autres que de ce qui n'in-

téresse qu'eux. Eh bien, ma chère amie, j'écoulois tout, je riois, je répondois à tout : je foutins gayement les plaisanteries sur les filles à marier, sur les aventures galantes du bon vieux tems : en souffrant d'un bout à l'autre, je laissai croire que je partageois la joie & le plaisir de tout le monde ; il est vrai que je fus payée de ma peine par les témoignages d'amitié & l'approbation de toutes ces personnes honnêtes & respectables d'ailleurs. J'avoue qu'il ne falloit pas avoir l'oreille délicate sur les expressions, & mon amour propre n'examina point les termes. Je ne crois pas que vous appeliez cela de la coquetterie, car je suis en peine de tout ce que je vous dis de moi, & je crains que vous ne donniez encore une mauvaise interprétation à ce que j'ai regardé comme un devoir de ma part. Je vous en prie, ma chère Sophie, revenez de vos idées sur mon

compte; ne me croyez jamais disposée à la coquetterie, cette opinion m'humilie; je ne veux trouver d'occupation dans le monde que celle de l'observer, de le deviner, & m'en amuser quelquefois; je veux en faire mon spectacle. Je consens de n'y tenir aucune place, & de n'y jouer aucun rôle; vous m'avez très-bien fait comprendre que je pouvois me tromper sur les avantages de mon âge, & sur ce que je pouvois en attendre. Sans doute, que je n'ai pas besoin de faire tant de systèmes, tant de raisonnemens; je ne serai vraisemblablement ni apperçue ni remarquée, & dans ma vie il n'y aura rien de romanesque que mes idées. Il y a un moment où l'on a de la peine à s'en défendre, l'imagination s'exalte: l'avenir est comme ces nuages où l'on voit tout ce que l'on veut, & comme eux, il se passe de même. Au reste, l'illusion ne peut pas être dangereuse.

pour moi, qui ne veux que liberté & indépendance, & qui ne demande aucun changement: conserver le bonheur dont je jouis, est toute mon ambition. Cependant, ma chère amie, vous m'avez éclairée; vous avez réveillé mon attention sur moi même; c'est un vrai service d'amie: souvent on se laisse aller à ses idées, & l'on se trouve emportée là où l'on ne vouloit pas aller.

Voilà nos trois voisins les étrangers qui entrent, mon père est absent & je vais les recevoir. Nous avons été quelques jours sans les voir; nos liaisons deviennent plus intimes & plus amicales; cependant nous nous connoissons encore fort peu: nous ne témoignons aucune curiosité; nous favons seulement qu'ils viennent de L**, & que c'est un dérangement de fortune qui les a amenés dans la petite campagne qu'ils habitent aujourd'hui. Jusques à présent leur société n'a été qu'agréable; ils ont apporté

une petite variété dans notre demeure champêtre ; ils paroissent rechercher l'amitié de mes parens, qui sont trop bons pour s'y refuser. Ma mère me fait appeler ; adieu, ma chère amie.



LETTRE VI.

De la même.

MA chère amie, je veux vous écrire avant de recevoir votre réponse, elle se fait trop attendre. J'espère que ma dernière lettre vous a rassurée sur mon compte, & que c'est la tranquillité qui cause votre silence. Aujourd'hui vous connoissez mieux votre amie ; &, quoi-que ce soit d'après le portrait que j'ai fait de moi même, vous voyez mieux ce que je suis. J'ai cependant encore de l'inquiétude là-dessus : on se défait si difficilement sur les défauts des autres, & certaines injures que vous m'avez dites sont encore là, devant mes yeux : je les couvre de votre amitié, & je veux la voir dans tout ce que vous me dites ; nous prenons

Pute à l'autre un intérêt vrai. Votre caractère m'inspire une confiance à laquelle je ne puis pas résister, & dans l'espèce de solitude où nous vivons, j'ai besoin de notre correspondance pour me consoler un peu de votre absence : laissez-moi donc vous écrire, & vous dire tout ce qui me vient à l'esprit sur moi comme sur les autres. . . Aujourd'hui, j'ai la plus grande envie de vous communiquer un secret que l'on m'a confié, & en cela vous ne me trouverez pas fort extraordinaire. C'est une histoire, & on ne les dit jamais en confidence, pour qu'elles restent si parfaitement cachées. Je dois celle-ci à votre curiosité; c'est celle de madame de St. Marcin : sûrement, vous avez envie de connoître cette femme plus particulièrement : qui fait l'opinion que vous en avez prise ? je dois peut-être la rectifier : il se pourroit que je lui eusse fait tort dans votre esprit;

& si je suis indiscreète, c'est par délicatesse. Il ne faut jamais avoir de la vertu aux dépens des autres, & en conscience il faut que je vous dise tout ce que je fais de cette nouvelle voisine.

Hier, il étoit venu plusieurs personnes à la maison ; il y avoit un cercle, & la conversation étoit générale : j'étois un peu détachée de la compagnie, & je travaillois à ma tapisserie auprès de la fenêtre. Mr. de Verfeuil est venu à moi ; par des choses honnêtes & polies, il a cherché à lier la conversation : il m'a dit galamment que je me peignois dans mon ouvrage, & c'étoit des roses que je brodois : ensuite, mettant plus de sérieux dans ses discours, il a dit des choses qui regardoient plus directement mon caractère, & qui avoient un rapport particulier avec ma façon de penser. Dans mon étonnement, j'ai levé les yeux sur lui, pour chercher s'il me

devenoît, ou s'il parloit au hazard. Lui auroit-on parlé de moi ? J'en ai été en peine : il m'a dit qu'il jugeoit que j'avois un genre de philosophie particulier, & qu'il me croyoit des idées & un systême très-résolûs. Dites-moi, ma chère amie, avez-vous entendu dire qu'il y ait des hommes qui devinent les femmes ? Je veux le demander à mon père. Oh ! comme je les haïrois, ceux-là : certainement ils ne me devineront pas ; je saurai leur échapper, dussai-je être la plus fautive des femmes, & passer pour l'être le plus commun & le plus borné. Je n'ai pas voulu que la conversation allât plus loin ; j'ai dit, monsieur, je n'aime point que l'on s'occupe de moi, je n'y ai jamais trouvé mon compte ; je me suis levée & j'ai rejoint la compagnie. Un moment après j'ai proposé une promenade : il faisoit un de ces beaux jours du mois d'octobre, où l'on aime à jouir des rayons
du

du soleil ; ma proposition fut acceptée par les trois étrangers ; je les menai au travers de la prairie ; au bord de mon ruisseau. Mr. de St. Marcin & son ami s'enfoncèrent dans le taillis, & allèrent au loin dans la plaine & dans les bois ; ils nous laissèrent madame de St. Marcin & moi assises sur la mousse au bord de l'eau : après un moment de conversation, nous cessâmes de parler, & nous écoutions en silence le bruit du ruisseau. Madame de St. Marcin sortant d'un moment de réflexion, me dit : mademoiselle, il est impossible de vous connaître & de ne pas sentir pour vous une disposition à l'amitié & à l'attachement : nous avons les mêmes sentimens pour vos parens, & nous voudrions vous les témoigner ; mais, quel intérêt pourriez-vous prendre à des étrangers qui vous sont inconnus, & dont, même, vous ne pouvez pas avoir une bien haute opinion. Nous

n'avons pensé qu'à vivre dans la retraite, & nous avons négligé les moyens de nous faire connoître plus particulièrement. Vous savez à peine qui nous sommes, & je désire que vous sachiez mon histoire. Nous pouvons dire nos malheurs, & ils ne doivent pas nous ôter votre estime : je voudrois que la confiance que vous m'inspirez fut pour vous une marque d'amitié, à laquelle je souhaite que vous soyez sensible; accordez-moi la vôtre, ajouta-t-elle, en me tendant la main; c'est la consolation des malheureux : nous nous embrasâmes; elle avoit les larmes aux yeux, & son cœur gonflé l'empêcha de continuer tout de suite.

J'ai eu le malheur, reprit-elle bientôt, de perdre mes parens à l'âge où on ne les connoît pas encore : je n'ai jamais vu ni mon père ni ma mère; une vieille tante voulut bien se charger de moi, plutôt par devoir & par

charité que par affection : j'ai entendu dire qu'elle avoit été fort tendre dans sa jeunesse; dans l'âge avancé où elle étoit, elle n'avoit que de l'humeur & de la dureté. J'ai été élevée d'une manière très-austère; ma tante pres-que toujours malade, & ensuite très-infirmes, me retenoit auprès d'elle : elle avoit peu de relations, & je ne fortois point. Je suis parvenue à l'âge de dix-seuf ans sans connoître le monde ni aucuns plaisirs : mon éducation peu cultivée me laissoit peu de ressources; j'étois livrée à l'ennui, & j'attendois avec impatience quelque événement qui m'affranchit de l'empire de ma tante. Mr. de Verfeuil est mon parent; & quoiqu'assez éloigné, c'est le seul que je voyois quelquefois : il est très-aimable, mais il l'étoit surtout infiniment pour une jeune personne qui vivoit presque dans la solitude, & qui n'avoit aucune liaison d'amitié. Il venoit voir souvent ma

tante, qui étoit aussi sa parente : il lui parloit de moi avec un intérêt dont j'étois touchée, & nos conversations étoient les seuls momens de gaieté dont je jouissois alors. Il étoit bien naturel que je prisse pour lui un attachement & une inclination dont je ne me défendis point : il me dit une fois qu'il vouloit me faire voir un de ses amis, dont il croyoit que la connoissance me feroit plaisir, & dont la société pourroit me plaire & m'amuser. Je ne pensai qu'à ce qui pouvoit augmenter les occasions de voir mon cousin : j'acceptai sa proposition avec empressement, & je le priaï de revenir bien vite avec son ami : il parut fort content, & dès le lendemain, il vint avec Mr. de St. Marcin, qui, alors, s'appeloit Mr. d'Orseuil : il me le présenta comme quelqu'un qu'il aimoit beaucoup, & à qui il avoit parlé de moi. Mr. d'Orseuil s'annonça comme un homme

poli, bon & honnête : je ne vis en lui qu'une augmentation de société, que mon cousin seroit bien aise de trouver lorsqu'il viendroït voir ma tante : je le reçus en conséquence ; les visites devinrent assez fréquentes, & comme elles se passoient avec beaucoup de gaieté, elles apportèrent un peu de diversion à l'ennui dans lequel je vivois.

Un matin, ma tante me fit appeler dans sa chambre ; elle me fit un long préambule sur la peine qu'elle s'étoit donnée pour mon éducation, & sur l'attention particulière qu'elle avoit eue de donner bonne opinion de moi, en me faisant vivre d'une manière tranquille, retirée, & éloignée du monde & des plaisirs : elle ajouta, qu'elle jouissoit de la satisfaction de voir qu'elle avoit réussi ; que le moment d'un établissement étant venu, comme il s'en présentoit un très-avantageux, elle ne doutoit pas que je ne l'acceptasse avec

les sentimens convenables : enfin , elle venoit de recevoir une lettre , qui lui apprenoit que monsieur . . . je crus entendre de Verseuil pensoit à moi , & m'offroit sa main & sa fortune. J'avois vu le domestique de mon cousin dans l'anti-chambre ; j'avois cru reconnoître son écriture dans la lettre que ma tante tenoit : enfin , je me persuadai qu'il étoit question de lui. J'avoue que je sentis au fond de l'ame un mouvement de joie , que j'eus bien de la peine à retenir ; j'aurois voulu l'exprimer , & le témoigner à ma tante , mais je voulus lui faire hommage de mon obéissance. Je lui dis que je me soumettois à sa décision ; qu'elle étoit la maîtresse de disposer de mon sort , & qu'elle pourroit prendre tel arrangement qu'elle jugeroit à propos ; que j'y souscrirais , & que je consentois à tout dès ce moment. Elle fit un grand éloge de la fortune & de la personne de celui qui

devoit m'épouser : je ne l'écoutois pas trop , & je ne m'occupois que de mon cousin.

Ma tante me dit qu'elle alloit répondre , pour donner sa parole & la mienne ; que je pourrois la confirmer dans le jour ; qu'on viendroit la recevoir de moi même ; que je verrois Mr. de Verseuil ; qu'elle lui témoigneroit sa reconnoissance , & qu'elle l'avoit toujours regardé comme un bon parent : rien ne me désubusa , & je fus dans une très-grande émotion jusques au moment où parut Mr. d'Orseuil. Je ne pus cacher mon étonnement , & mes premières paroles furent de demander où étoit mon cousin ? Mr. d'Orseuil me répondit , qu'aujourd'hui Mr. de Verseuil n'avoit pas cru devoir l'accompagner ; que lui même étoit bien aise de jouir seul du plaisir d'entendre ma bouche confirmer son bonheur ; qu'il étoit trop heureux que j'eusse accepté ce

qu'il n'avoit osé m'offrir lui-même; qu'il seroit toute sa vie l'époux le plus tendre.

Dès ce moment, je ne vis & n'entendis plus rien; tout fut anéanti pour moi: un torrent de larmes s'échappa de mes yeux, je ne pus proférer une seule parole. Mr. d'Orseuil mit ce qui se passoit sur le compte de l'émotion que doit naturellement causer à une jeune personne l'événement dont il étoit question: il me prit la main, en me disant qu'il espéroit que je ne la lui accordois pas sans y joindre le don de mon cœur: je balbutiai quelques mots, que je n'entendis pas moi-même, & sous prétexte de ménager mon émotion & ma sensibilité, Mr. d'Orseuil passa chez ma tante.

Il me seroit impossible, mademoiselle, de vous peindre l'état où je fus & tout ce que je souffris: je ne pouvois former aucune idée suivie; je ne pensois plus, je ne sentoits plus.

rien; il me sembloit que tout m'auroit été égal; la mort, le couvent; j'aurois voulu fuir au bout du monde.

Je dis que j'étois malade; je m'enfermai, je ne voulus voir personne: ce ne fut que le lendemain matin que je pus former quelques réflexions. Alors, je vis mon cousin sans aucune inclination, sans aucune tendresse pour moi; il n'y avoit pas seulement pensé; peut-être même aimoit-il quelqu'autre femme, puisqu'il m'avoit donnée à un de ses amis. La maison & le joug dur de ma tante m'étoient devenus insupportables, & alloient le devenir encore davantage; ma vie ne pouvoit plus être que malheureuse: de plus, entre mon cousin & moi il n'avoit jamais été question d'attachement, ni d'un sentiment plus tendre; je n'avois aucune raison, ni même aucun prétexte, pour écouter mon cœur & suivre son penchant: il ne me restoit d'autre parti à prendre que

celui de subir mon sort , & de me soumettre à la nécessité que m'imposeroient les circonstances. Je fus bien malheureuse , & je ne puis vous dire tout ce que j'éprouvai , lorsque je revis Mr. de Verfeuil. Une erreur aussi cruelle déchire le cœur & afflige l'amour propre : puissiez-vous , mademoiselle , ne connoître jamais cette affreuse situation. J'en suis bien sûre ; répondis-je fort vivement : ensuite ; rougissant de ma sécurité mortifiante pour madame de St. Marcin , & me reprochant de penser à moi dans ce moment , je cherchai à la consoler , en faisant l'éloge de sa force & de sa raison. Hélas oui ! continua-t-elle ; j'épousai Mr. d'Orseuil ; je fus la femme d'un homme dont le mérite & la tendresse qu'il avoit pour moi m'ont fait trouver de la douceur dans notre union.

Il avoit un oncle extrêmement riche , vieux garçon bizarre , qui vi-

voit seul , & qui , à cause du mariage de son neveu , qu'il approuvoit , promit de le faire son héritier : il lui donna même la terre de St. Marcin , sous l'obligation d'en prendre le nom. Ce sont ces espérances qui ont été la cause de nos malheurs : nous nous sommes flattés , & nous avons été trompés.

Mr. de Verfeuil ne nous abandonna point pendant tout le tems de notre mariage ; il étoit avec nous comme un ami , comme un parent qui s'intéressoit à notre bonheur. Dans la suite , même , il nous quitta peu ; il nous aidait , il nous conseilloit ; il partageoit nos plaisirs & il nous en procurait. Je ne fais s'il s'étoit aperçu de mes sentimens , & de ce que j'avois souffert ; mais il ne chercha jamais à le savoir , & il y avoit dans ses relations avec nous un intérêt si vrai , une amitié si tendre & si soutenue , qu'il sembloit qu'il voulut me con-

foler, & adoucir le mal qu'il avoit fait. Nous vivions avec lui familièrement, & dans la plus grande confiance, sans que jamais il y eut entre lui & moi aucune espèce d'intimité, de confiance & de liaison plus particulière. Dans le monde, il étoit empressé, il cherchoit à me plaire, il étoit aimable, il ne quittoit point sa belle cousine, comme il m'appeloit alors. Dans la maison, il étoit sérieux, il observoit la plus grande réserve, il me fuyoit dès que j'étois seule; & dans le public, il avoit l'air d'un amant assidu & empressé. Il avoit affecté cette conduite depuis mon mariage: je voyois que mon mari, alternativement jaloux & rassuré, ne savoit que penser, mais bientôt l'amour propre l'emporta sur la sécurité & la confiance; la jalousie se manifesta; Mr. de St. Marcin devint triste, sérieux; il se laissoit aller à des momens d'humeur & de vivacité, qui

alloient troubler l'intérieur de notre maison: le silence & la tristesse étoient souvent parmi nous.

Un jour, que Mr. de Verseuil avoit passé quelques heures avec nous, & que Mr. de St. Marcin avoit paru sombre & silencieux, je m'aperçus de quelques signes que lui fit mon cousin; ils descendirent au jardin, en se suivant l'un l'autre avec précipitation: j'en eus une très-grande inquiétude; je les suivis sans être aperçue, & je me mis à même de les entendre & de voir tout ce qui se passoit entr'eux. Ils gagnèrent en silence un cabinet fermé, qui étoit au bout d'une allée de charaille: ils fermèrent la porte sur eux, mais la fenêtre étant ouverte, je m'en approchai, & je ne perdis pas un mot de leur conversation. Après qu'ils furent assis, mon cousin, d'un son de voix un peu altéré, prit la parole & dit: " Mon cher St. Marcin, je devine ce qui

„ se passe dans votre ame ; vous êtes
 „ dans l'erreur, vous êtes injuste, &
 „ vous croyez avoir des raisons qui
 „ justifient ce que vous pensez : sou-
 „ venez-vous que rien n'est plus trom-
 „ peur que les apparences, & sur-
 „ tout pour les maris. Ecoutez-moi
 „ jusques au bout sans m'interrom-
 „ pre : vous savez que c'est moi qui
 „ ai cherché à faire votre mariage
 „ avec ma cousine ; c'est moi qui vous
 „ l'ai fait connoître ; c'est sur ce que
 „ vous avez vu que vous vous êtes
 „ déterminé à en faire la demande ;
 „ elle étoit peu heureuse avec sa tante ;
 „ elle méritoit de l'être par ses qua-
 „ lités, & j'avois jugé qu'elle le se-
 „ roit avec vous. Vous vous rappre-
 „ lez sûrement que j'étois attaché ail-
 „ leurs par une inclination très-forte,
 „ qui n'a pas été heureuse, & à la-
 „ quelle j'ai dû renoncer à-peu-près
 „ dans le tems que je vous présentai
 „ à Mlle. de F. Ce que je vous con-

„ fiaï dans ce tems-là vous fit voir
 „ parfaitement l'état de mon cœur ;
 „ je crus voir que vous seriez heu-
 „ reux tous deux, & ce fut ma con-
 „ solation ; pour moi, votre mariage
 „ fut même une distraction à mon
 „ chagrin, & fit une diversion qui cal-
 „ ma mon désespoir. Dans mon mal-
 „ heur, je sentis une vraie douceur
 „ de voir le bonheur de deux per-
 „ sonnes que j'aimois, & auxquelles
 „ j'étois attaché & par le sang & par
 „ l'amitié. J'y pensois souvent, & ce
 „ fut un intérêt auquel je m'attachai
 „ avec enthousiasme. Je voulois abso-
 „ lument que votre mariage fut heu-
 „ reux, & que vous n'eussiez ni l'un
 „ ni l'autre aucun reproche à me
 „ faire : la manière dont ma cousine
 „ avoit été élevée, & dont elle avoit
 „ vécu jusques alors, me donnoit
 „ quelque défiance là-dessus. Je vous
 „ avouerai, mon cher ami, que quoi-
 „ qu'il parut qu'elle acceptoit votre

27 demande , & qu'elle consentoit à
 28 son mariage avec plaisir , je crus
 29 m'appercevoir qu'elle n'y étoit pas
 30 portée par une inclination bien
 31 forte , & que si elle vous aimoit
 32 & vous estimoit , elle n'avoit pas ce
 33 sentiment vif qui embellit les nœuds
 34 du mariage. Je l'ai surprise quelque-
 35 fois dans des momens de réflexion
 36 & de tristesse , qui ne sont pas na-
 37 turels , lorsque l'on a donné son
 38 consentement avec autant de faci-
 39 lité : je craignis quelqu'une de ces
 40 bizarreries auxquelles le cœur des
 41 jeunes personnes n'est que trop su-
 42 jet ; & , réfléchissant ensuite sur le
 43 danger que l'on court en passant
 44 tout d'un coup de la retraite , &
 45 d'une vie gênée & austère , dans
 46 un monde brillant & dans le tour-
 47 billon des plaisirs , je craignis les
 48 écueils pour ma cousine. Je voyois
 49 tous les dangers de la séduction ,
 50 & de ces erreurs dont les femmes

29 souvent , ne peuvent pas se garantir ,
 30 même avec un cœur vertueux &
 31 une ame honnête : enfin , je me
 32 crus responsable de la conduite de
 33 madame de St. Marcin , & j'étois
 34 en peine de sa tête. Vous même ,
 35 vous paroissiez plus occupé de jouir
 36 des avantages de votre situation ,
 37 & des occupations & des plaisirs
 38 qui y étoient attachés , que de con-
 39 duire une jeune femme qui flattoit
 40 votre amour propre , & que vous
 41 vouliez faire briller. Je sentis vi-
 42 vement le danger que vous couriez
 43 tous deux , & je tremblai d'avoir
 44 été l'ouvrier du malheur de deux
 45 personnes que j'aimois. Il auroit été
 46 inutile de vouloir faire parler la
 47 raison ; vous ne l'auriez écoutée ni
 48 l'un ni l'autre : j'aurois été un cen-
 49 seur incommode , & vous auriez
 50 peut-être perdu un ami qui ne cher-
 51 choit qu'à vous sauver. Je pris le
 52 parti d'être moi-même la barrière

„ qui devoit garantir ma cousine.
 „ Pour la conduire , il falloit s'atta-
 „ cher à elle , sans faire rien perdre
 „ à son amour propre ; & je me char-
 „ geai des flatteries , des adulations ,
 „ des hommages auxquels une femme
 „ jeune & jolie , qui entre dans le
 „ monde , est toujours sensible , aux-
 „ quels elle s'attend , même , sans se
 „ défier du poison , & qu'elle écoute
 „ souvent par une sorte de défiance
 „ d'elle-même , & pour justifier des pré-
 „ tentions qu'elle veut assurer par une
 „ modestie dont les hommes savent tirer
 „ parti. Les femmes ont quelquefois
 „ une ambition qui leur fait rechercher
 „ des succès qu'elles payent souvent
 „ trop cher. J'affectai donc de paroître
 „ sa conquête ; j'allois au- devant de
 „ tout ce qui pouvoit lui plaire ; je
 „ lui faisois voir tout l'empire de ses
 „ charmes ; je faisois valoir les agrè-
 „ mens de son esprit ; je l'amusois
 „ par de la gaieté. Dans le monde ,

„ les observations , les comparaisons
 „ étoient toutes à son avantage ; je
 „ l'ai dirigée sur quelques unes de
 „ ses liaisons d'amitié : je lui ai fait
 „ voir ce que c'étoit que ce qu'on
 „ appelle des amies ; je lui laissois
 „ écouter les propos galans & les dis-
 „ cours agréables des jolis hommes
 „ & de ceux qui étoient aimables ;
 „ mais , bientôt , j'en paroissois ja-
 „ loux , & bientôt je trouvois le
 „ moyen de les écarter , ou par ce
 „ que j'en disois , ou par ce que je
 „ témoignois. Mon empiement &
 „ mes assiduités suivoient madame de
 „ St. Marcin aux assemblées , aux bals ;
 „ je ne la quittois point. Vous savez
 „ que j'ai donné quelques fêtes dont
 „ elle a été l'objet ; souvent , & dans
 „ mes vers & mes chansons , j'ai
 „ chanté ses grâces & son esprit. En-
 „ fin , je l'ai entourée de ma préten-
 „ due passion , mais elle étoit accom-
 „ pagnée d'un si grand respect , d'une

„ décence si scrupuleuse, d'une réserve
 „ si soutenue, que le plus mauvais
 „ esprit ne pouvoit y mordre, & que
 „ je défois la médisance & la calom-
 „ nie. Lorsqu'il m'est arrivé de té-
 „ moigner une jalousie que je croyois
 „ nécessaire, il étoit bien visible qu'elle
 „ étoit excitée par le désespoir de ne
 „ pas réussir, & non par la crainte
 „ de perdre.

„ J'avoue que dans le monde on
 „ a pu dire que j'étois amoureux de
 „ madame de St. Marcin; mais ja-
 „ mais la méchanceté la plus animée
 „ n'a pu jeter un soupçon sur elle :
 „ j'ai soigneusement évité toutes les
 „ petites circonstances qui pouvoient
 „ la faire naître. Il n'y avoit dans la
 „ conduite & dans les manières que
 „ j'avois, jamais rien qui ne marquât
 „ le respect, la crainte & la timidité :
 „ les bons esprits, les gens honnêtes
 „ ont pu voir en moi un bon parent,
 „ & surtout votre ami. J'ai eu bien

„ souvent le plaisir d'entendre louer
 „ la conduite de votre femme : on
 „ disoit qu'elle savoit plaire sans co-
 „ quetterie (car, mademoiselle, je
 „ veux vous répéter sans modestie,
 „ tout le bien que j'entendis dire de
 „ moi, & ceci n'étoit pas ce qui me
 „ flattoit le moins) : elle fait être
 „ gaye sans bruit, continua-t-il ;
 „ elle écoute tous les hommes sans
 „ préférence & sans familiarité ; au-
 „ cun n'est content, & nul ne peut
 „ se plaindre : c'est toujours à son
 „ avantage qu'elle est comparée à des
 „ femmes qui sont à-peu-près dans
 „ les mêmes circonstances qu'elle,
 „ & plusieurs étoient l'objet des histo-
 „ res & des contes qui couroient dans
 „ le public, peut-être fort injuste-
 „ ment, & peut-être seulement pour
 „ quelques imprudences, dont il me
 „ sembloit que je garantissois votre
 „ femme.

„ Je vous prie, mon cher ami, rap-

„ pelez-vous toute ma conduite : vous
 „ avez toujours tout vu , tout fu ;
 „ nous avons toujours été sous vos
 „ yeux : jamais madame de St. Marcin
 „ ne s'est éloignée de vous ; jamais
 „ vous n'avez apperçu le moindre
 „ mystère ; vous avez toujours pré-
 „ sidé à tout ; été témoin de tout ;
 „ & cependant je crois avoir arrêté
 „ le manège & les poursuites de ces
 „ hommes dangereux , qui spéculent
 „ les femmes ; de ces petits êtres inu-
 „ tiles & parfumés , dont toute la
 „ vocation dans la société est de
 „ chercher à s'afficher pour faire par-
 „ ler d'eux & de leurs conquêtes ; de
 „ ces aimables roués qui se croient
 „ des séducteurs , & qui prétendent
 „ faire la réputation ou de la vertu ,
 „ ou de l'esprit des femmes ; vils in-
 „ sectes , qui savent quelquefois étour-
 „ dir , & qui en profitent avec lâcheté.
 „ Plus d'une fois j'ai réprimé leurs
 „ propos licencieux : vous êtes peut-

„ être le seul dans la ville qui igno-
 „ riez que je me suis battu à cette
 „ occasion. Je conduisois madame de
 „ St. Marcin au bal ; Mr. de G** ,
 „ si connu pour ses épigrammes ga-
 „ lantes , se permit un de ces propos
 „ qui tombent grossièrement sur les
 „ femmes , & que les libertins répé-
 „ tent si gaiement entr'eux. Comme
 „ il avoit affecté de le dire assez haut ,
 „ je l'entendis ; je lui dis , en le re-
 „ gardant fixement , que dans un mo-
 „ ment je le prierois de me répéter
 „ sa jolie saillie : je fortis bientôt
 „ pour le chercher , & pendant deux
 „ ou trois mois il fut un peu plus
 „ circonspect , & on entendit moins
 „ courir de ses bons mots.

„ Mon cher ami, souvenez-vous que
 „ ce ne sont jamais les conquêtes d'une
 „ femme qui lui nuisent ; c'est la ma-
 „ nière dont elle se conduit avec elles ,
 „ même avec celles dont elle ne se sou-
 „ cie pas : ce sont les préférences mal

placées ; c'est un amour propre mal
 dirigé ; ce sont des imprudences ,
 dont l'innocence est souvent la cause ;
 & une femme , qui passe de la re-
 traite dans le monde , se trouve
 enlacée dans des pièges avant que
 de s'être doutée du danger. Je vous
 le répète ; c'est ce que je craignois
 pour ma cousine : son esprit gai &
 vif n'avoit point encore pris son
 essor ; son amour propre n'avoit
 jamais joui de rien ; son cœur tout
 neuf pouvoit se laisser éblouir par
 un faux brillant ; & alors , qui fait
 jusqu'où l'erreux peut conduire une
 femme , qui d'ailleurs étoit faite
 pour être honnête & vertueuse.
 Voilà , mon cher ami , l'histoire
 exacte de ce qui s'est passé , & avec
 vous & avec elle : rappelez dans
 votre esprit si jamais il y a eu la
 plus petite circonstance qui puisse
 contredire ce que j'avance : voyez
 si , avec quelque raison , vous pouvez
 laisser

laisser élever le plus petit nuage dans
 votre esprit. Je vous montre le fond
 de mon cœur ; & , en vérité , je
 ne fais lequel , de vous ou de ma
 cousine , y tient la première place.
 Examinez , ensuite , si vous voulez
 que je change quelque chose à la
 manière de me conduire. Je crois
 que dans ce moment , un change-
 ment seroit dangereux ; on pourroit
 empoisonner les apparences : j'aurois
 l'air congédié , ou léger ; vous seriez
 peut-être accusé de jaloufie ; ou
 en chercheroit les raisons , & nous
 fournirions une anecdote à la mé-
 disance & à la calomnie : les con-
 jectures seroient désagréables pour
 tous trois. Je vous exhorte de ré-
 fléchir au parti que vous prendrez :
 vous êtes monté sur un train de
 plaisirs & de dissipations difficile à
 changer ; il est dangereux , peut-
 être même impossible , d'en retirer
 Tome I.

„ une femme à laquelle vous en avez
 „ fait prendre le goût, & qui jouit
 „ de tous les avantages que peuvent
 „ donner les agrémens de la figure &
 „ de l'esprit. Vous ne feriez une
 „ reforme qu'aux dépens de votre bon-
 „ heur. Je vous propose donc, au con-
 „ traire, que nous nous entendions,
 „ vous & moi, pour diriger Mme. de
 „ St. Marcin, pour la conduire, &
 „ pour la soutenir dans une carrière
 „ brillante dont elle est encore éblouie.
 „ Laissez-moi suivre le plan que j'ai
 „ commencé; je suivrai vos avis; je
 „ me conduirai sur vos directions,
 „ & je serai toujours l'homme atta-
 „ ché, le sigisbée, si vous voulez;
 „ vous serez toujours l'homme aimé.
 „ Convenez, mon cher ami, que
 „ vous avez toujours été tranquille
 „ là-dessus; vous avez joui du plaisir
 „ de ne devoir les sentimens que l'on
 „ avoit pour vous qu'à votre con-
 „ fiance, qu'à votre délicatesse. J'ai

„ vu chez votre femme des traits de
 „ préférence & de tendresse pour vous
 „ qui auroient désespéré un homme
 „ véritablement amoureux, & mon
 „ cœur s'en réjouissoit.
 „ Je crois que, pour gouverner une
 „ femme, il vaut mieux être son ami
 „ que son mari, & je suis bien assuré
 „ que vous n'avez pas à vous plaindre
 „ de moi. Je le répète, votre mariage
 „ est mon ouvrage; je vous suis ten-
 „ drement attaché à tous les deux,
 „ & je serois au désespoir que cette
 „ association fût malheureuse: laissez-
 „ moi vous faire encore quelques re-
 „ montrances sur la dépense que vous
 „ faites. Je sais que vous attendez
 „ une fortune immense de votre on-
 „ cle: je crois qu'elle vous est assu-
 „ rée; cependant, sur quoi peut-on
 „ compter, quand on dépend de la
 „ volonté des hommes: vous laissez
 „ échapper, vous dissipez une for-

„ tune certaine : si vos espéran-
 „ loient être trompées , voyez quel
 „ fort seroit le vôtre : vous aurez
 „ pris l'habitude des plaisirs , du bien
 „ être , de la volupté , & vous pou-
 „ vez en être totalement privé : au-
 „ rez-vous assez de courage ? votre
 „ femme aura-t-elle assez de force
 „ pour soutenir une aussi grande chû-
 „ te ? Croyez-moi , mon cher ami ,
 „ reformez votre train , votre dé-
 „ pense , pendant que cela dépend de
 „ vous ; n'attendez pas d'y être forcé :
 „ je vous aiderai , & tout de même
 „ vous mènerez une vie douce &
 „ agréable „

Mr. de Verfeuil se tut ; je ne pou-
 vois point observer l'air & la conte-
 nance de mon mari ; je jugeai , ce-
 pendant , au silence qui succéda , qu'il
 étoit embarrassé. J'avoue , dit-il enfin ,
 que , depuis le moment de mon ma-
 riage , je n'ai pas encore remarqué
 chez ma femme le moindre refroidi-

dissement à mon égard. Je fais que
 je ne lui avois pas inspiré une passion
 bien vive ; mais j'ai toujours eu tou-
 tes les raisons de croire que son cœur
 étoit à moi autant qu'il pouvoit l'être ;
 & je dois reconnoître que le monde
 & les plaisirs ne l'ont jamais détachée
 de son mari.

Avouez aussi , monsieur mon très-
 cher cousin ; que votre système est
 un peu extraordinaire : si vous m'a-
 viez consulté , je ne crois pas que
 j'y eusse donné mon consentement ;
 & , sûrement , votre manière de sau-
 ver les femmes ne sera pas admise
 par beaucoup de maris. Je ne saurois
 couler si doucement sur vos assidui-
 tés , sur vos empressements en public ;
 & je n'aimerois pas entendre dire qu'il
 y a un homme reconnu pour être
 l'amoureux de ma femme. Vous avez
 arrangé les choses de façon que , dans
 ce moment , il est bien difficile de dire

ce que je voudrois. Je conviens qu'il est peut être dangereux de vous éloigner de ma femme : elle est accoutumée à votre amitié, & il ne faut pas qu'elle vous remplace. Je ne connois pas assez les femmes pour juger du meilleur parti à prendre : je m'attache à l'intérêt & à l'amitié que vous nous avez témoigné jusques à présent : j'ai toujours vu dans vos sentimens la vérité & la sincérité qui donne de la confiance, & je m'y livre entièrement. J'aime ma femme; je crois à sa vertu, & j'en ai assez pour être persuadé de celle de mon ami. Vous connoissez le monde, & je m'abandonne à votre prévoyance : souvenez-vous seulement qu'un mari qui aime sa femme, & qui n'aime qu'elle, a une sensibilité bien vive sur tout ce qui la regarde. Je pense qu'il convient surtout que notre conversation lui soit entièrement inconnue; qu'il n'y ait rien de changé dans notre con-

duite, & que votre cousine voye tous jours que vous êtes notre ami à tous deux. Pour ma dépense, il est vrai que je compte absolument sur l'héritage de mon oncle; je dois soutenir l'état que j'ai pris, & je veux que ma femme continue celui qu'elle a commencé : si j'allois en diminuer quelque chose, c'est bien alors peut-être qu'il faudroit des consolations. Cachez lui ce qui vient de se passer entre nous; qu'elle ne puisse pas s'en appercevoir; les confidences des maris sur leurs femmes ont rarement un bon effet.

Ils se levèrent dans ce moment; je m'enfuis sans être apperçue : ce que je pus entendre encore étoit des protestations d'amitié qu'ils se faisoient réciproquement. Je fus m'enfermer dans ma chambre, bien occupée de tout ce que je venois d'entendre. J'aurois bien de la peine à vous rendre

toutes les idées qui s'élevèrent dans mon esprit : d'abord, j'eus un peu de colère contre Verfeuil ; je fus aussi mécontente de mon mari : convenant, cependant, que j'avois été assez heureuse jusques à ce moment, je pardonnois à tous deux, & je me sentoisois attendrie. Je ne pouvois pas me plaindre du système désintéressé que mon cousin avoit suivi avec tant de confiance, & qui m'avoit trompée quelque fois : mon mari m'avoit rendu justice ; mais j'étois choquée de la défiance que l'on avoit eue sur mon compte. Ces hommes, disois-je, ont donc plus compté sur leur vertu que sur la mienne : j'étois humiliée d'avoir été trompée, & je trouvois que mon cousin avoit eu une fausseté bien foutenue. Je m'applaudissois, cependant, de n'avoir pas cherché à m'en assurer davantage : que ferois-je devenue, entre les mains de ces deux hommes méchans, si disposés à s'enten-

dre contre une femme qui pouvoit avoir trop de confiance. J'avois que dans le premier moment je ne fus pas sans quelques desirs de vengeance, & j'avois quelqu'envie de faire sentir qu'il y a aussi du danger de se jouer de notre amour propre : mais ce n'étoient pas les dispositions de mon ame ; je ne me sentoisois pas la force d'être coupable ; & , réfléchissant mieux sur mon sort, je me trouvois trop heureuse : ma vie avoit été sans inquiétude, & mon cœur étoit sans reproche. Verfeuil étoit un de ces hommes distingués dans le monde par ses qualités aimables, par son mérite, par sa figure : son amitié & ses relations étoient infiniment agréables ; il est peu de femmes qui n'eussent été flattées de son attachement & de ses préférences, & j'avois fait quelques jalouses. Mr. de St. Martin rendoit ma vie fort heureuse : il aimoit le plaisir & la gaieté

tout lui étoit facile sur ces deux objets ; je n'avois donc rien à changer , & je conclus que je devois encore me confier aux deux hommes qui faisoient autant pour moi. La difficulté étoit de paroître ignorer parfaitement ce qui venoit de se passer entre mon mari & Mr. de Verseuil : il étoit bien difficile qu'avec le dernier j'eusse l'air aussi naturel & aussi à mon aise qu'au-paravant ; il étoit impossible qu'il ne se glissât pas un peu de refroidissement entre nous ; je craignois surtout une explication , qui auroit été pénible & désagréable , & c'est ce que je cherchai à éviter. Cependant , ce que j'avois prévu arriva ; il n'y eut plus entre mon cousin & moi cette liberté , cette franchise qui faisoient naître la gaieté dans nos conversations. Nous n'eûmes plus le même plaisir à nous trouver ensemble ; il n'y avoit plus la même confiance : son empressement avoit quelque chose de gêné ; il tomboit dans les fades

lieux communs de la galanterie. Insensiblement nous nous éloignâmes l'un de l'autre , & je laissai aller mon gardien sans trop de regrets. Je l'avoue ; je ne fais pas si je n'eus pas la vanité de faire voir que je ne devois ma conduite qu'à moi seule ; je conviendrais cependant ici , avec vous , mademoiselle , qu'il a peut-être fallu tout ce qui s'est passé pour assurer ma marche dans le monde. Une femme a bien à faire , à résister à la séduction , lorsque , sortant de l'ennui & de la gêne , & n'ayant entendu que des leçons & des mortifications , ses oreilles , tout d'un coup , ne sont plus frappées que par des choses flatteuses & agréables ; qu'elle voit partout l'envie de lui plaire ; que tout devient facile à ses volontés , & que le poison lui est présenté avec toutes les grâces. Elle y est invitée par l'exemple , par les insinuations des femmes qui vivent & qui ont vécu : on

lui fait souvent une gloire de succomber. J'aurois sans doute toujours résisté au danger, mais aujourd'hui je comprends tout ce qu'il peut être. Les années qui suivirent furent sans événemens; ma route étoit tracée, & je ne m'en écartai pas. Il me sembla même que la vanité, de faire voir à mon cousin que je n'avois besoin de personne pour me garder, n'y entra pour rien; & je suivis le même train de plaisir & de dissipations dans lequel nous avions vécu. Nous rendions des devoirs à cet oncle, qui vivoit toujours, & dont nous attendions la fortune. Je n'avois point d'enfans, & il me témoignoit souvent son chagrin là-dessus. Enfin, il est mort, & nos espérances ont été cruellement trompées: il a donné son bien à des parens plus éloignés que nous, & nous avons été entièrement frustrés de sa succession. Ce malheur a rendu notre situation bien affreuse. Des créan-

ciers, qui attendoient cet héritage; ont saisi nos biens, & nous nous sommes trouvés tout d'un coup sans aucune fortune. Par une suite d'arrangemens & de négociations, nos parens se sont chargés de toutes nos dettes, à condition que nous irions en Suisse, vivre dans quelque campagne retirée, que l'on loueroit ou achetteroit, & que Mr. de St. Marcin seroit valoit pour se procurer de quoi vivre. On y joignit le supplément d'une très-petite pension. Mr. de Verseuil, que des circonstances particulières avoient éloigné de nous, & que des affaires & des emplois avoient occupés ailleurs, accourut au bruit de notre désastre. Nous avons retrouvé en lui un parent & un ami essentiel, qui est venu nous consoler & nous secourir dans nos malheurs; il s'est employé avec chaleur à l'arrangement de nos affaires: il s'est d'abord opposé à l'espèce d'exil auquel nous étions

condamnés par nos parens, & par ceux qui ont arrêté les poursuites qui se faisoient contre nous; mais comme ils en faisoient une condition, sans laquelle il n'y avoit point de ressources pour nous, Mr. de Verfeuil a travaillé à le rendre le moins désagréable possible; c'est lui, qui par le moyen d'un ami qu'il a à Yverdon, a fait choisir la campagne que nous habitons. Elle est dans une situation agréable; nous devons y passer, d'abord, tout le tems qu'il sera nécessaire pour appaiser & satisfaire les créanciers, & peut-être toute notre vie. En bon parent, Mr. de Verfeuil a voulu nous accompagner & nous aider dans notre établissement. Dans quelques jours il doit nous quitter & nous serons seuls. Jusques à présent, la solitude a été ce qui me convenoit dans nos malheurs & dans le changement de notre vie: ce n'est pas l'éloignement du monde, du bruit

& des plaisirs qui m'afflige. Je regrette des amis qui me rémoignoient de l'intérêt; mais il est tant de fausse pitié, & il est si dur de voir le plaisir des ennemis lorsqu'on est dans le malheur, que j'ai été charmée de m'éloigner d'un pays où je ne pouvois plus avoir que des regrets. Le changement de lieu, la nouveauté de l'établissement ont fait un peu diversion; Mr. de St. Marcin a plus de philosophie que je ne m'y attendois, & il me donne du courage. Nous avons eu le bonheur de trouver des voisins aimables, pleins d'humanité & de sociabilité, & si vous acceptez notre reconnaissance & notre amitié, ce sera notre première consolation.

C'est ainsi, ma chère amie, que madame de St. Marcin finit son histoire. Je lui dis tout ce que me dicta l'intérêt qu'elle m'avoit inspiré; nous devîmes meilleures amies, au moins nous nous promîmes de l'être beaucoup; je

devois cela à sa confiance, & réellement je me sentoits pour elle une amitié sincère.

En retournant à la maison, monsieur de St. Marcin & Monsieur de Verfeuil nous rejoignirent; celui-ci remarqua bientôt que nous étions affectées d'un sentiment triste; il l'attribua à quelque confidence de madame de St. Marcin sur sa situation; il dit quelque chose sur ma sensibilité, & sur ce qu'il aburgoit d'une amie comme moi; il souhaita que je devins celle de madame de St. Marcin. Je répondis, qu'avec un ami comme lui; on devoit être difficile sur les autres; il me regarda & eut l'air embarrassé. Dans ce moment nous arrivâmes à la maison; & dès que j'ai été seule, j'ai pensé à vous, ma chère amie, & je me suis réjouie de vous conter l'histoire que je venois d'entendre; dites m'en votre avis; je vous en prie: croyez vous cet homme de bonne foi? Comment trouvez-vous l'idée d'être amou-

reux d'une femme pour la sauver? c'est une générosité d'homme, dont, sans doute, il ne faut pas se défier: je n'ajouterai pas ici mes réflexions, ma lettre est assez longue: vous ne direz pas aujourd'hui que je ne parle que de moi, & vous la lirez avec moins d'ennui. Adieu, ma chère amie, j'attends toujours de vos nouvelles.



 LETTRE VII.

De la même.

VOUS voulez donc vous raccommo-
 moder avec moi, ma chère amie, & je
 vois, à votre lettre douce & caressante,
 que vous croyez m'avoir un peu
 choquée par de certaines injures que
 vous m'avez dites. Dans votre der-
 nière lettre, vous me faites même
 l'honneur de m'accorder le titre de rai-
 sonnable, ou au moins vous voulez
 bien croire que je le deviendrai une
 fois : seroit-ce donc si difficile ! faut-il
 de si grands efforts pour y parvenir ?
 Etre raisonnable, n'est-ce pas penser
 & se conduire d'après la nature des
 choses & d'après son caractère ? Or,
 mon caractère, à moi, est d'être in-
 dépendante, & d'avoir dans le cœur

une certaine fierté qui repousse toute
 espèce de sujétion : ce n'est pas de
 mes devoirs dont je veux me souf-
 traire ; je les aime, je les remplirai
 avec zèle, & mon cœur tout entier
 sera à mes parens, à mes amis, à
 ceux que je pourrai secourir : c'est là
 tout mon projet. Ne m'est-il pas
 permis de le suivre, & de prendre la
 résolution de me défendre & de me
 roidir contre tout ce qui voudroit s'y
 opposer ? Vous ne me débitez plus,
 s'il vous plaît, vos bonnes raisons
 d'établissement, de mariage, d'incli-
 nation ; les expressions seules me ré-
 voltent, & mon âme se soulève contre
 elles : je ne veux ni commencement
 ni fin ; je suis heureuse & je veux
 continuer de l'être ; la raison vient
 appuyer mon sentiment là-dessus.

Quand je réfléchis, je vois que dans
 le monde tout est arrangé contre les
 êtres sensibles ; ils n'y trouvent que
 pièges, qu'erreur, que condamna-

tion : il faut tant d'habileté, tant d'art pour se conduire dans la plus petite inclination : c'est précisément lorsqu'on voudroit se laisser aller & suivre le penchant de son cœur, qu'il faut se garder de tout, se défendre de tout, & la confiance & l'ignorance coûtent la vie. C'est à cette tyrannie que je veux résister; je veux repousser le joug au devant duquel volent les ames timides & tendres, & auquel se soumettent les cœurs foibles; je n'y ai trouvé encore aucun attrait, & toujours je saurai m'en délier. Tous les jours on est trompé dans son opinion; on se laisse éblouir par des réputations : quand on rapproche le bruit de la réalité il y a tant à rabattre! Déjà je l'ai éprouvé souvent : j'ai vu, parmi les voyageurs qui ont visité nos contrées, de ces hommes merveilleux, qui avoient été devancés par leur réputation d'hommes aimables & galans, dont les succès avoient

fait du bruit, & qui animoient notre curiosité; ils cherchoient à plaire dans la société; leur amour propre étoit bien déguisé; ils étoient charmans; eh bien, je les ai vu passer sans regrets; la curiosité a été satisfaite, & mon insensibilité est restée toujours la même. J'ai entendu dire à un homme de beaucoup d'esprit, que les hommes célèbres dont on parle, ne sont pas comme les clochers, qui grandissent à mesure qu'on en approche. J'ai été si frappée de cette idée, que, pour ne pas me tromper, je vois tous les êtres aussi petits qu'il est possible, & je m'exerce sur tous ceux qui sont autour de moi. C'est, sans doute, ce que je vous ai dit de mon système, qui vous a donné des soupçons sur mes dispositions à la coquetterie, car il m'est impossible de ne pas y revenir: mais, dites-moi, je vous en conjure, qu'est-ce que la coquetterie? je n'en ai pas une idée bien claire. Si c'est avoir envie de plaire à

tout le monde; si c'est faire valoir, pour y réussir, les foibles avantages que nous tenons de la nature; si c'est chercher à contenter son amour propre sans trop flatter celui des autres; enfin, si c'est plaire & n'aimer rien, est ce donc un si grand vice? Je crois que l'on en a fait un péché, comme les dévots en ont fait un de la philosophie: toutes les deux ont leurs abus, & c'est ce que je saurai éviter. Je ne mettrai dans ma vie que de la gaieté & de la légèreté; j'en bannirai ce tendre intérêt qui l'empoisonne toujours, cette sujétion de sentiment qui trompe si souvent: il se glisse quelquefois dans mon ame, de la curiosité & de l'inquiétude sur l'avenir; c'est un poison que vous paraissez ne pas connoître; comment faites-vous? c'est un ennemi contre lequel j'ai à me fortifier; je me décide, & il me reste encore une incertitude qui est cruelle. En vérité, on est trop

peu maîtresse de son sort: oh! je le serai au moins de n'être rien. Je n'attendrai pas les circonstances pour en ordonner, & je ne crains pas que mon cœur me trahisse. Je vous prie, ma chère amie, ne me condamnez pas trop; laissez moi la douceur de penser toujours tout haut avec vous: l'intérêt que vous me témoignez m'y invite; nos façons de penser sont un peu différentes; mais ne pouvons-nous pas tout de même nous aimer?

Je vous dirai encore, pour augmenter votre sécurité sur moi, que tous les jours je prends plus de goût pour la vie paisible & tranquille; ces jours, passés au sein de ma famille, sont pour moi les plus heureux; la paix qui y règne est une jouissance délicieuse que je sens dans tous les momens; &, lorsque j'en suis distraite, ou par l'inquiétude [de la variété, ou par la société qui nous appelle ou qui vient nous chercher, il est bien rare

qu'il ne m'en reste des regrets : ce n'est qu'avec une peine secrète que je vois approcher le tems où il faudra quitter notre retraite & retourner à la ville. Mlle. de Mirfor, dont je reçois souvent des lettres, y est déjà établie, elle ne pense pas tout-à-fait comme moi, elle paroît s'y trouver fort bien ; & , contente d'y être, elle me parle négligemment de Mr. de Flamacour. Elle le voit beaucoup, & dans ses lettres elle revient souvent à lui. Elle me conte comment une fois il lui a donné le bras : elle me détaille une autre fois comment il a fait sa partie de jeu ; comment il a été du même avis qu'elle sur un livre dont on s'occupe dans ce moment ; elle m'assure qu'il est fort aimable ; elle veut me le faire connoître ; elle lui parle souvent de moi. Ce n'est pas tout-à-fait une confiance, mais il ne tient qu'à moi de voir l'intérêt qu'elle ne veut pas me montrer.

Je

Je ne fais, ma chère amie, si vous vous rappelez que Mr. de Flamacour est d'une très-bonne famille noble & point riche, & alors je ne vois pas trop ce que pourroit devenir cette inclination, si c'en est une. Ordinairement, les gentils-hommes pauvres n'ont pas le cœur fort tendre ; tout en prisant la noblesse & les quartiers, lorsqu'elle est le seul bien que l'on ait, on cherche volontiers de quoi la soutenir. J'en dis quelque chose à mon amie, en la félicitant de sa conquête ; elle me presse de retourner à la ville, en m'assurant qu'il y a déjà beaucoup de plaisir, & que je dois m'ennuyer à la campagne, où il n'y a personne. Moi, je l'invite de venir encore à la campagne, où l'on ne s'ennuye point, quand même personne n'y donne le bras, & que l'on soit quelquefois contredit sur son avis. Je ne la crois pas fort disposée à accepter mon invitation ; & je m'attends à quelque con-

Tome I.

F

fidence , lorsque nous vous reverrons. Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui des voisins étrangers dont je vous ai tant parlé dans ma dernière lettre. Nous nous sommes vus quelquefois : madame de St. Marcin me témoigne tous les jours plus d'amitié : son mari s'occupe beaucoup de la campagne , & des soins qu'elle exige : il paroît s'en faire une distraction. Madame de St. Marcin est plus tranquille , mais beaucoup plus triste ; elle parle philosophie , en faisant voir qu'elle en a fort peu. Quelquefois aussi , il semble que son malheur lui tienne compagnie , & que ce soit un état que d'être malheureuse. Cependant , elle s'accoutume de bonne grâce aux mœurs de notre pays : le goûté , ce repas de cinq heures du soir , lui a paru d'abord fort extraordinaire ; aujourd'hui , elle fait comme nous , elle s'établit autour de la table à thé , elle en prend avec plaisir , & elle

commence à trouver que ce moment est assez agréable , sur tout en automne. Elle n'avoit jamais compris comment les romans anglois avoient pu en faire une circonstance intéressante ; elle dit qu'il ne lui manque plus que de voir un Lovelace ou un Grandisson y jouer son rôle. Elle parle mieux des plaisirs qu'elle a quittés , & elle soupire en y pensant. Mr. de Verfeuil doit partir incessamment ; ce sera une grande perte , & madame de St. Marcin paroît la sentir. Peut-être devoit-il penser aussi à la garantir des dangers de la solitude.

Je devois finir une fois , mais il faut que je vous dise encore , qu'hier , mon père me parla d'une connoissance , d'un ami qui demeure à une lieue d'ici. Il m'en dit des choses qui me donnèrent la plus grande envie d'aller le voir. C'est un homme extraordinaire , qui vit seul près des bois , un philosophe singulier , qui a

en des aventures que l'on ne fait pas. Je voulois partir tout de suite; je pressai mon père; & nous nous mîmes en chemin; mais bientôt nous réfléchîmes que ce jour là, il étoit trop tard pour entreprendre une si longue course: nous fumes obligés d'y renoncer, & nous devions aller aujourd'hui de grand matin: des affaires en ont empêché mon père, c'est demain que nous allons. Je tremble qu'il n'y ait encore des obstacles. Une grande promenade à faire près de la montagne, un homme curieux à voir; il y a là bien plus qu'il ne faut pour donner de l'impatience. Je crois que j'aurai beaucoup de choses à vous conter; mais vous en soucierez-vous? dites-le moi, sans quoi je ne vous en dis pas un mot.

Aujourd'hui, j'avois besoin de vous écrire pour distraire mon impatience; il n'y avoit que mon amitié pour vous qui en fut capable, & je m'y suis

livrée. Je crois bien que je ne suis pas trop contente de tout ce que je vous dis; mais c'est à votre cœur bon & indulgent que j'ai à faire, & je laisse aller ma plume. Cependant, écrivez-moi promptement pour me rassurer, ou je croirai que vous ne voulez plus de mes lettres; celle-ci est bien longue, je vais finir bien vite; adieu, ma chère amie, aimez toujours la vôtre.



 LETTRE VIII.

*De Sophie de St. Aubin à Laure
de Germosan.*

MA chère amie, je voulois cesser de vous écrire, parce que nous commençons à ne plus nous entendre; nous nous perdions dans des raisonnemens où je ne comprenois plus rien. Vos idées sont absolument au-dessus de la portée de mon esprit: dites-moi, je vous prie, où vous les avez prises; il me semble que vous ne les aviez point lorsque j'étois auprès de vous. Vous avez laissé exalter votre imagination; vous vous êtes livrée à votre facilité de penser & d'écrire; & moi, qui n'ai ni l'une ni l'autre, je ne vous ai dit que des pensées communes, les opinions reçues, les cho-

ses comme elles sont, le monde comme il va, ce sont là toutes mes connoissances; mon esprit ne s'en écarte point, & bientôt il s'est trouvé bien éloigné du vôtre. Nos cœurs resteront cependant toujours unis; notre amitié ne s'est pas faite à la légère, & elle durera toujours; au moins, autant que je puis le croire. Lorsque je fis votre connoissance aux bains, il y a trois ou quatre ans, j'avois déjà entendu parler de vous; on disoit que vous étiez très-avancée, pour votre âge, que vous étiez déjà très-utile à vos parens, & pour eux d'une société très-agréable: on disoit aussi quelque chose de votre esprit & sur votre réputation, j'avois assez peur de vous; si je n'avois pas été trois ans de suite aux bains; je crois que nous ne serions pas encore amies: j'en serois bien fâchée; je vous aime avec une sincérité que rien ne peut changer. Si j'ai été quelque tems sans vous écrire,

c'est que j'ai voulu attendre que vous fussiez revenue à des sujets plus simples, [plus communs. Vous m'avez fait peur de mes lettres, & j'ai eu de la peine à vous écrire : votre esprit a pris tout d'un coup un essor singulier ; on diroit qu'il vous est arrivé quelque chose, que vos prétentions ont été trompées, que des espérances se sont évanouïes ; enfin, que vous avez des raisons d'avoir de l'humeur contre la meilleure partie du genre humain. Si je dévinois, dites le moi, je vous en conjure : j'entendrai mieux eela que toutes vos belles idées, qui me paroissent extraordinaires. Vous ne voudrez peut-être pas me l'écrire, mais au moins vous me le raconterez un jour. Je vous le répète pour la dernière fois, ma chère amie, je ne comprends rien à ce que vous me dites sur les romans, sur les hommes, sur l'indépendance : c'est là-dessus que j'ai dit les mots de fausseté,

de coquetterie : c'est l'idée que vous me donniez, & par opposition, je vous ai parlé tout uniment de mariage & d'établissement. Sans la colère où vous paroissez être contr'eux ; je m'en serois à peine occupée : on diroit quelquefois que vous allez faire vœu de célibat. Je ne crois pas que ce soit un grand effort, mais je ne m'en soucie pas du tout. J'ai trois vieilles tantes, filles ; j'ai deux cousins, vieux garçons, accoutumés à ne penser qu'à eux : ils sont fort occupés de leur bien-être personnel ; ils ne s'occupent des autres que dans la conversation : ils en ont toujours besoin pour ne pas s'ennuyer, & ils ont souvent l'air de l'être. Ils paroissent cependant assez heureux ; je pourrois n'être pas fâchée d'être comme eux, mais j'aurois mieux être autrement. Je vous assure, ma chère amie, que, quoique vous en disiez, les hommes sont pourtant quelque

chose. J'avoue que je suis assez disposée à leur pardonner les défauts qu'ils ont en cette qualité : si vous voulez bien y penser, vous verrez qu'ils ont quelques mérites. Je ne crois pas non plus le mariage si dangereux : ce joug, cette dépendance, cette sujétion dont vous êtes si effrayée, ne me paroissent pas si terribles ; je crois que nous ne sommes pas sans moyens d'être aussi quelquefois les maîtresses. En vérité, je ne saurois voir de si grands dangers à tout cela, & je ne veux pas penser à m'en défendre, que je ne le voye de très près. Hélas ! les événemens ne sont que trop rares, & je ne vois partout qu'une tranquillité qui endort, qui rassure, & qui ne menace point. Votre esprit va chercher des chimères dans les romans : je ne crois pas que vous ayez la satisfaction d'en trouver dans le monde ; c'est là que vous employerez la raison que je vous connois ; &c.

que vous savez beaucoup mieux mettre dans votre conduite que dans vos lettres. Je me suis empressée de le reconnoître & de vous le dire, parce que j'aurois été fâchée que vous eussiez douté de mon opinion là-dessus, à cause de mes réponses, qui étoient peut-être un peu trop vives. Ce n'est pas vous qui devez être jalouse de ma raison, c'est moi qui dois l'être de votre esprit ; je souhaite de pouvoir l'être toujours : mais s'il alloit vous tromper ! Si ce beau projet de mépris, d'indifférence, d'indépendance n'étoit qu'une sensibilité bien déguisée qu'une disposition à la tendresse, qui meurt d'envie de se développer, vous seriez fâchée de m'avoir fait tomber dans l'erreur : c'est cette crainte qui me confirme dans ma façon de penser simple & commune. Non, ma chère amie, vous ne m'en dégouterez pas ; je vous l'ai dit, & je vous le repète, je me ma-

rierai aussi vite que je pourrai ; je ne m'embarasserai ni de tyrannie , ni de tyran , ni de passion : un homme convenable à ma situation pourra être mon mari , & j'ai assez de vertu pour croire que je serai heureuse avec lui. Je vous exhorte encore de penser comme moi , & n'en parlons plus : laissons aller les choses & les évènements comme ils voudront. Je me rappelle dans ce moment , que , lorsque j'étois auprès de vous , j'avois remarqué plusieurs fois que vous aviez une manière de vous conduire , avec les hommes qui venoient nous voir , qui annonçoit tout ce que vous avez dans l'esprit : vous étiez aimable avec une certaine hauteur & une fierté qui m'ont frappées souvent ; vous faisiez un ridicule de la plus légère prétention , & l'amour propre ne se montroit jamais qu'il ne fut horriblement humilié , vous le déviniez même , & vous n'attendiez pas de le voir.

Ce pauvre Monsieur de Marville : par exemple , comme vous le maltraitez ! comme vous lui faisiez un vice de son élégance ! comme vous me forciez de rire de l'envie qu'il avoit de vous plaire par son esprit & par tout ce qu'il pouvoit imaginer ! S'il se corrige jamais de ce qu'il a de faux dans l'esprit , c'est à vous qu'il en aura l'obligation ; & , en vérité , je l'en crois très-capable , car je me suis bien apperçue qu'il vous aimoit véritablement. Dites , je vous prie , quelque chose de ma part à tous ceux qui se resouviendront de moi ; mais je crois qu'il n'y a plus que vous qui pensiez encore à ma belle raison ; vous m'en parlez si souvent , que je suis prête à croire que c'est un vice ; je ne changerai pas , cependant : elle & mon amitié pour vous sont attachées l'une à l'autre. Je n'avois pas pris garde qu'à la fin de votre dernière lettre , vous me menaciez de ne plus

m'écrire si je ne vous en pressois bien promptement : comme vous preniez pour prétexte le soupçon de l'ennui que je pouvois avoir de vos lettres, je l'avois regardé comme une si grande impossibilité, que je n'y avois fait aucune attention. Affligée de ne rien recevoir de vous, j'ai relu votre dernière lettre, j'ai cru y trouver le motif de votre silence : je me hâte de le détruire ; oui, ma chère amie, c'est un crime que ce soupçon d'ennui ; mon cœur en demande une prompte vengeance. Vos lettres, je l'avoue, m'ont quelquefois donné du dépit, de la colère même, & surtout de la peine à vous répondre ; mais, toujours, j'ai eu l'intérêt le plus vif à savoir ce que vous pensiez, ce que vous faisiez : ne me faites donc plus attendre ; reprenez vite la suite de vos détails, je les veux absolument : cette visite à cet ami de votre père, j'en ai une vraie

curiosité. J'ai toujours vu que les amis de vos parens étoient les vôtres, & qu'au travers de votre petite méchanceté, vous saviez leur plaire & vous en faire aimer, beaucoup mieux que de ceux qui ne sont que de votre société. J'attends donc une bien longue lettre ; ce sera je pense la rélation d'un voyage, une promenade à pied de quelques heures : il n'en faut pas davantage à vous qui voyez tout, qui sentez tout ; & comment ne verriez-vous pas toute mon amitié ? adieu, ma chère amie.



LETTRE IX.

De Laure à Sophie.

VOUS avez bien fait, ma chère amie, de me répondre enfin. J'ai trouvé voire silence très-long; j'en prenois de l'inquiétude & de l'humeur: douze jours sans rien recevoir! j'allois me défier de votre amitié, &, pour ne plus vous parler de moi, je ne voulois plus vous parler de personne.

J'avois cependant la plus grande envie de vous raconter la promenade dont je vous ai dit un mot dans ma dernière lettre, mais je voulois être encouragée: vous me témoignez de la curiosité, c'est précisément ce qu'il me faut; je vous en remercie. Je ne veux plus vous entretenir de mes

folies; je vois que je ne réussis point à les justifier à vos yeux, & que vous me condamnez toujours; vous prenez de moi précisément l'idée que je voudrois que vous n'eussiez pas; je ne veux pas répondre à vos accusations à vos soupçons; j'en suis piquée; & pour vous en punir, je ne dirai rien de plus.

Aujourd'hui j'ai une vraie histoire à vous raconter, & la plus grande envie de vous faire connoître mon solitaire; c'est une découverte que j'ai faite, & dont je suis enchantée jusqu'à l'enthousiasme; je voudrois vous le communiquer. Je me suis plainte à mon père de ce qu'il m'avoit fait faire si tard cette connoissance: il alloit seul voir cet homme, & jamais il ne nous en parloit d'une manière qui piquât notre curiosité, & qui nous donnât envie d'aller jusques à lui.

Lorsque mon père m'en fit la pro-

position, je n'y vis d'abord que le plaisir de faire avec lui une très-grande promenade à pied; il y a plus d'une lieue de chemin, & je m'y préparai comme pour un voyage.

Nous partimes à huit heures du matin, par un de ces beaux jours d'automne qui ne font craindre aux voyageurs ni le chaud ni le froid. Nous passâmes par le village de Belmont, qui est à une demi-lieue d'ici: nous nous reposâmes dans quelques maisons de payfans, avec lesquels mon père avoit des affaires; la cordialité, l'honnêteté naturelle avec lesquelles on est reçu par ces bons gens, touchent & intéressent; ce n'est pas la politesse des gens du monde, dont on veut toujours être flatté, c'est l'expression du cœur, qui attache. Au-delà du village, on traverse une grande prairie, qui s'étend jusqu'au pied de la montagne, & qui est terminée par un bois de hêtre: ce

n'est qu'après avoir traversé ce bois que l'on trouve une seconde prairie, au milieu de laquelle on aperçoit une maison cachée dans les arbres. Cet aspect, vraiment sauvage & champêtre, met déjà l'ame dans une disposition de sensibilité & d'émotion; cette grande prairie environnée de bois, cette demeure, qui paroît séparée de toutes les autres, donne une idée de solitude sérieuse & triste.

Nous traversâmes cette prairie en silence; nous arrivâmes à la porte d'une palissade, qui s'ouvrit sans peine: une haye entourait la maison, & paroissoit enfermer un jardin & un verger: nous passâmes par une cour où il n'y avoit que du gazon, & où l'on n'entendoit de bruit que celui d'une fontaine qui étoit placée à un des côtés: nous ouvrîmes la porte de la maison; nous traversâmes un petit vestibule, & nous entrâmes dans un assez grand salon, sans chercher

à nous faire annoncer. La boiserie qui couvroit les murs n'avoit d'autre couleur que celle du bois ; les meubles étoient simples & antiques, & ils étoient arrangés dans le plus grand ordre. Jusques là il avoit régné un silence qui m'en imposoit ; nous passâmes dans une autre chambre avec aussi peu de cérémonie ; un homme, qui étoit dans un fauteuil auprès de la cheminée, où il y avoit un assez grand feu, vint au devant de nous : il donna à mon père des témoignages d'amitié & de plaisir de le voir. Cet homme étoit assez grand ; il portoit une belle phisionomie ; elle annonçoit la franchise & la candeur. Des cheveux blancs sortoient de dessous une espèce de bonnet en turban : il avoit un habit long, d'une étoffe souple & moëlleuse, qui me parut être de soye, & qui étoit de couleur grise ; une forte de pantalon de la même étoffe lui descendoit jusqu'au

bons de la jambe, & atteignoit des petites bottes lacées avec un ruban : les meubles de cette chambre, où il y avoit un lit ; étoient plus recherchés que ceux de la précédente : ils étoient simples, mais bons & commodes ; tout annonçoit dans le maître & dans l'appartement une simplicité voluptueuse.

Vous comprenez, ma chère amie, comme ma curiosité campagnarde avoit à faire ; comme j'écoutois, comme je regardois, comme j'examinois : je voulois tout voir ; tout entendre ; & en vérité, rien ne m'a échappé. J'ai si bien tout retenu, que je vais faire parler le solitaire lui-même.

Imaginez-vous entendre une voix douce & sonore, & voir des manières nobles & naturelles, qui inspirent l'intérêt & la confiance. Au second moment, j'aimois cet homme de tout mon cœur : j'aurois voulu être son amie & l'entendre toujours.

mes, & en rendre un heureux, au moins pendant quelques tems, ajouta-t-il en fouriant.

Mon ami, continua-t-il, avec une fille comme celle là; on a bientôt un fils, & je vous en félicite d'avance; c'est un événement auquel vous devez vous attendre: il faut des événemens dans la vie; mais, dit-il en s'interrompant, j'oublie que nous devons déjeuner: il tira un cordon, & il parut bientôt une femme habillée très-proprement à la paysanne. Louise, lui dit il, il nous est venu des étrangers, & ces étrangers sont des amis; il faut faire à déjeuner du thé, du café, & aussi du chocolat, ils choisiront: ensuite tu feras un bon dîner; tu as des pigeons, des poulets, tu diras à ton mari de t'aider.

Voilà, dit mon père, un événement qui est plus agréable & plus sûr que celui dont vous parlez; au moins est-il très-heureux pour moi, reprit le solitaire, & quand même je

Après nous avoir dit les choses les plus honnêtes, les plus amicales sur notre visite, sur la lassitude que la longueur du chemin devoit nous avoir causée; après nous être arrangés dans de fort bons fauteils autour du feu, il dit à mon père: eh bien, mon cher ami, vous venez me voir bien rarement; vous abandonnez votre ami le solitaire: n'importe, mon amitié pour vous est toujours la même, vous êtes de ces hommes qu'on aime quand on les voit, & qu'on n'oublie point quand ils sont absens; & que viendriez-vous faire auprès d'un pauvre reclus, séparé de l'univers? Vous avez autour de vous des objets plus intéressans; voilà sans doute Mlle. votre fille; vous m'en aviez parlé, mais vous ne m'aviez pas dit qu'elle étoit charmante: oui, dit il en me regardant avec un peu plus d'attention, voilà bien de quoi faire enrager quelques hom-

fuis placé loin des hommes , je les aime : à ceux qui viennent me voir , je leur suppose cette humanité , cette bonté qui rendroient la société si heureuse , & que l'on trouve si rarement.

Hélas ! je ne suis pas meilleur que les autres , & ce n'est que d'après le calcul de mes défauts , que je me suis fixé dans cette chaumière sauvage & déserte. Je fais le moins de mal que je peux , c'est là toute mon ambition ; c'est pour cela que je vis à peu près seul ; nous avons besoin de société , à ce qu'on dit , & nous allons toujours heurtant tout ce qui est autour de nous. Je me suis donc seulement éloigné des hommes , sans m'en séparer : je n'ai plus besoin de les repousser , & lorsque je cherche à les atteindre , je suis sûr que la peine que je me donne n'est pas pour les faire souffrir.

J'ai à vous montrer un nouvel établissement que j'ai fait , & que vous ne connoissez pas : en vérité ,
vous

vous m'en avez bien donné le tems ; c'est à peine la seconde visite que vous me faites de cette année ; vous mériteriez que je vous en fisse des reproches , si je ne savois pas mieux jouir du plaisir que vous me faites.

Pendant cette conversation , j'avois porté les yeux sur les objets qui se trouvoient dans cette chambre ; il n'y avoit point de bureau , point de table à écrire , point de livres , seulement quelques tableaux d'histoire , un luth , une guitarre , un pupitre avec de la musique écrite , où il paroïssoit des ratures & des corrections.

Ce qui frappa particulièrement ma vue , & qui piquoit ma curiosité , ce fut un cadre suspendu à côté de la cheminée , & au-dessus de la place que le solitaire occupoit dans son fauteuil. Ce cadre , attaché avec un ruban lilas & noir , étoit sculpté ; il portoit dans le haut , au lieu d'une guirlande de fleurs , des branches d'épines , qui

accompagnoient la bordure ; le reste des moulures étoit noir & or : au milieu, il n'y avoit rien qu'une glace & un papier blanc, où il paroissoit quelques caractères effacés. On ne savoit si le cadre attendoit un tableau, ou si on l'avoit ôté : je ne savois ce que mon imagination devoit y placer.

Je ne vous ai pas encore dit le nom de notre héros : il est connu sous le nom de Mr. de Noirval ; & si vous avez quelque impatience de savoir son histoire, je vous dirai, pour votre tranquillité, que vous la lui entendrez faire à lui-même : au moins, je tâcherai de la rendre dans les termes dont il s'est servi ; laissez-moi continuer celle de notre journée ; vous verrez qu'elle a été bien remplie.

La femme que nous avons déjà vue apporta le déjeuner ; il étoit rangé sur un très-joli cabaret d'Angleterre, dans de la porcelaine blanche, & servi avec une propreté qui augmentoit l'appetit

que nous avons pris en chemin. Mademoiselle, me dit Mr. de Noirval, j'ai rarement l'honneur d'avoir des femmes chez moi ; quand elles y viennent, elles en font les maîtresses ; ainsi, vous êtes aujourd'hui chargée de faire les honneurs de la maison, & je vous prie de servir le déjeuner à Mr. votre père. Nous approchâmes tous du cabaret & nous déjeunâmes très gaiement. Mr. de Noirval témoignoit alternativement le plaisir de nous voir, & entretenoit mon père de l'agriculture & de quelques objets de la campagne ; moi, je portois souvent les yeux sur le cadre sans tableau. Mr. de Noirval s'en aperçut ; quelquefois, il sourioit sans doute de ma curiosité ; d'autres fois il le regardoit aussi, & je crus entrevoir qu'il soupироit. Après le déjeuner, il nous dit ; quand on vient voir un solitaire, on doit s'attendre à ne s'occuper que de lui ; je n'ai rien à vous dire des autres,

J'ignore ce qui se passe ailleurs, il faut bien vous faire voir ce qui se passe ici, & je vois à mademoiselle une curiosité dont il faut qu'elle souffre au moins quelques heures. Je vais vous montrer mes occupations & mes amis; je voudrois empêcher l'ennui de vous faire souhaiter le diner, & il faut bien donner le tems à la pauvre Louise de le faire. Il ouvrit en même tems une porte vitrée, & nous vîmes un grand jardin, où nous eûmes bien naturellement l'envie de nous aller promener; c'étoit un jardin potager, dont les allées étoient grandes & propres; les carrés étoient bordés de fraises, de violettes & de lavande; le buis en étoit proselit, & quoiqu'au milieu de l'automne, il y avoit encore de très-beaux légumes: une pèle, plantée dans un des carrés à moitié labouré, annonçoit que l'ouvrage avoit été quitté depuis peu.

Voilà, nous dit Mr. de Noirval, ce qui me fournit l'exercice dont j'ai besoin; je trouve avec la terre la force, l'appetit, & de quoi le satisfaire: Pierre achève ce que je ne puis finir; entre lui & moi nous cultivons notre jardin; nous le rendons aussi abondant & aussi varié que les saisons & le climat peuvent le permettre; c'est là l'occupation du corps.

Nous étions dans ce moment au bout d'une allée; une haye verte, assez élevée, paroïssoit nous empêcher d'aller plus loin, & nous cachoit ce qu'il y avoit derrière; cependant, en poussant un piquet qui sembloit planté dans la terre, la haye, qui n'étoit qu'attachée à une palissade mobile, s'écarta, & nous laissa entrer dans un verger très-étendu, & planté des plus beaux arbres. Les pommiers formoient des parasols immenses, les poiriers s'élevoient en pyramides; les alignemens laissoient voir des allées

du plus beau gazon : quoique les arbres fussent presque dépouillés de leurs feuilles, l'ensemble formoit ce coup d'œil champêtre qui annonce la paix, la tranquillité, auquel l'ame est toujours sensible.

Nous restâmes un moment en silence : je le rompis pour demander ce que c'étoit que des petites routes sablées, tracées au milieu du gazon, & qui aboutissoient chacune à un arbre, sans paroître aller plus loin.

Mademoiselle, me dit notre solitaire, je vous avouerai que c'est ici où sont toutes mes affections ; c'est ici où je passe le tems le plus heureux de ma vie. Vous voyez là mes amis : ces beaux arbres se couvrent de si belles fleurs au printems, ils répandent un parfum si délicieux, ils se chargent de si beaux fruits en automne, que je leur ai toujours quelques obligations : en été, leur ombrage me garantit de l'ardeur du soleil ; ils me

font jouir d'une fraîcheur agréable. Oui, mademoiselle, je vous le répète, ce sont mes amis ; je les cultive, & ils répondent à mes soins : voyez comme ils étendent leurs branches ; comme ils les entrelacent ; comme ils les rassemblent pour épaissir leur ombrage, & pour faire un aspect charmant. Dès que les rigueurs & les frimats de l'hiver nous ont quittés, je passe presque ma vie avec eux.

Pendant que Mr. de Noirval me disoit cela, j'avois remarqué qu'aux pieds des plus beaux arbres (& ils l'étoient presque tous), il y avoit des espèces de bancs ; aux uns, c'étoit de vieilles tiges d'arbres, creusées en fauteuil ; aux autres, c'étoit un tronc couché par terre, dont les branches formoient un dossier ; à d'autres ; c'étoit l'arbre lui-même, qui faisoit un siège commode par ses branches croisées ; quelques-uns avoient

des bancs de gazon faits en canapé, & couverts de mousse. A côté de chaque arbre & derrière les bancs, on voyoit une espèce de coffre peint en verd : il y avoit au haut de quelques tiges des espèces de volets, qui paroissoient pouvoir se replier & s'étendre pour garantir de la pluye ; mes amis, continua Mr. de Noirval, en fournissant aux agrémens de ma vie, ne font rien pour ma société ; ils me laissent seul au milieu des biens qu'ils me font. J'ai trouvé le moyen d'y suppléer ; je viens m'occuper avec eux de ce qu'ont fait, de ce qu'ont pensé les hommes ; ces caisses, que l'on apperçoit, contiennent des livres, & chaque arbre a sa classe. Ce grand pommier, que vous voyez ici sur la droite, c'est l'arbre de l'histoire ; ce poirier, sur la gauche, c'est l'arbre des romans ; celui qui est un peu plus loin, & qui est jeune encore, c'est celui de

l'histoire naturelle ; les journaux sont auprès de ces broussailles : ce cerisier & ce prunier, qui entrelacent leurs branches, & qui ont autour d'eux quelques buissons de rosiers & de lilas, gardent les contes ; ce bel abri-cotier couvre les comédies & les théâtres. Ce grand arbre, qui est au milieu, qui est si touffu, si étendu, qui est enté de plusieurs espèces de fruits différens & variés, dont les branches se replient & forment plusieurs compartimens agréables par la variété des fleurs, plutôt que par la qualité des fruits, c'est l'arbre de Voltaire ; le coffre qui renferme ses ouvrages, est orné de sculpture, & peint du plus beau vernis ; le canapé qui l'environne est de la forme la plus élégante & la plus voluptueuse, & tout autour sont plantées les fleurs les plus odoriférantes. Dans ce coin plus éloigné, cet arbre qui a quelques branches sèches, c'est celui de

la morale; le sentier qui y mène est le moins battu, & c'est celui qui m'appelle le moins; chaque homme a sa morale dans le cœur; quand il est bon ou mauvais, les livres y font peu de chose.

C'est donc ici que s'écoulent les plus doux momens de ma vie. Vous voyez que j'y suis à l'abri & des rayons du soleil & des injures du tems. Lorsque la culture de mon jardin m'a causé quelque fatigue, je passe dans mon verger; suivant les dispositions où je me trouve, je vais me délasser ou avec Hume ou avec Robert; je lis ou les cruautés de Henri VIII ou les galanteries de Charles II. Je jette les yeux sur l'histoire de Charles premier, si je veux me rappeler à quel point les hommes peuvent être malheureux. Je prends Velly pour m'instruire, & d'Aubigné, pour être avec un homme qui a de la naïveté, de la franchise

& de la chaleur. Dans ces momens de lecture & de réflexion, il me semble que je me rapproche des hommes, héros & auteurs: je crois qu'ils viennent se présenter à moi, & que je puis les juger; rarement ils me donnent envie de les aller chercher.

J'étudie partout l'humanité, & presque toujours, je la plains. Quand je veux en rire, je vais à l'arbre des contes; c'est l'humanité en chemise, & ce n'est pas la plus mauvaise manière d'apprendre à la connoître; vous voyez que le sentier en est assez battu. Malheureusement le trésor est petit; il n'y a que quelques volumes dans la caisse, Boccace, la Fontaine; j'y ai mis aussi Rabelais, mais il reste au fond; quand un homme avec qui je m'entretiens manque de goût & d'aménité, le sel & la morale de ses leçons sont perdus pour moi. Dorat y tient aussi sa place; malheureusement ce ne sont que des couleurs:

brillantes & légères, dont le fond manque de cet intérêt qui attache. L'immortelle Jeanne d'Arc me console de la rareté de ses semblables.

Quand mon esprit veut s'occuper sans peine; quand il veut se retracer agréablement ce qu'il fait; quand je cherche des paroles qui accompagnent le chant des oiseaux, je vais à l'arbre de Voltaire: il me semble que j'en reviens plus aimable, que mon esprit perd avec lui cette rudesse que l'on prend aisément dans la solitude; c'est la gourmandise de l'esprit & l'affaïsonnement de la raison. Quelquefois, ennuyé de n'avoir point d'idées nouvelles, & animé de curiosité sur celles des autres, je vais à l'arbre des journaux; je les parcours, je les feuillette; je n'y trouve rien. Aujourd'hui, ils m'apprennent que les hommes ont trouvé le secret miraculeux de naviger dans les airs: nous verrons si l'humanité en sera plus heureuse.

Dans cet endroit retiré, dont la vue se perd dans l'étendue de la campagne, vous voyez ce touffu de charmillles, dont on n'aperçoit ni l'entrée ni la sortie, & qui cache le siège sur lequel on repose; c'est le cabinet de la métaphisique: là, est déposé un seul ouvrage qui est une bibliothèque entière de philosophie: c'est celui de l'immortel philosophe Ch. B. Ce qu'il a écrit sur la nature & sur différens sujets de l'histoire naturelle doit être le manuel de tous ceux qui pensent & qui veulent s'instruire. Son génie a levé le voile obscur qui envelopoit la métaphisique; il a fait connoître de l'ame tout ce qui pouvoit en être connu. Son livre, dont la profondeur effraye, est cependant à la portée de ceux qui ont assez d'énergie dans l'esprit pour étudier leur ame. Cette étude est attrayente par son objet; d'idées en idées on se laisse aller à des réflexions métaphisiques.

Quelquefois, je me sens entraîné vers ce réduit solitaire ; je prends le livre, j'analyse mes pensées ; mais bientôt je trouve mon ame si près de mes sens, que j'en ai honte & je suis. Il faut avoir plus de vertus que je n'en ai pour fouiller jusqu'au fond de son ame, & pour scruter ce qui en est le mobile : il n'y a que les riches qui ayent du plaisir à examiner le détail de leurs affaires. Je médite quelquefois, mais je cherche plus à jouir du moment présent en préparant celui qui doit le suivre, & je me contente de l'apparence du bonheur, qui est je crois tout ce que nous pouvons prétendre.

Nous marchions depuis un moment dans un sentier qui bordoit une haye ; nous arrivâmes à une porte à claire-voye, dont Mr. de Noirval avoit la clef : il l'ouvrit en nous disant ; je ne borne pas tout à fait les affections & les occupations de ma vie à mon

jardin & à mon verger, je suis encore le possesseur de cette prairie. Ces petits chemins que vous voyez devant vous conduisent à trois maisons que vous pouvez appercevoir parmi ces arbres, & qui sont à deux cent pas d'ici ; elles sont trop éloignées pour y aller dans ce moment, nous irons cet après-midi. Allons chercher le diner qui nous attend ; dans le chemin, je vous raconterai l'histoire de cet établissement, que j'ai fait cette année, & auquel je travaillois déjà les années précédentes ; il referma la porte.

Ce ne sont point, continua-t-il, en nous faisant reprendre la même route que nous avions faite, ce ne sont point les malheurs de la fortune qui m'ont fait choisir le parti de la retraite ; ce n'est point la pauvreté qui m'a fait chercher la solitude & fuir la société. Les richesses n'empêchent point une ame sensible de suc-

comber sous les revers ; au contraire , elles augmentent la sensibilité & le poids des malheurs ; il semble que les biens de la fortune donnent des droits au bonheur : on croit pouvoir acheter , & les riches trouvent , assez ordinairement , que les chagrins sont des injustices dont ils devoient être exempts. Ceux que j'ai éprouvés ont porté dans mon ame une tristesse qui m'a fait renoncer à toutes mes relations : je souhaitai de les rompre ; j'aurois voulu être seul dans l'univers ; je haïssois tous les hommes ; & , ramassant toute ma fortune , je cherchai , pendant quelque tems , un endroit qui fut aussi sauvage & aussi solitaire que je le désirois.

Je parcourus les montagnes & les vallées désertes , & enfin je me fixai ici , fatigué de n'avoir rien trouvé d'assez triste , d'assez éloigné de toute habitation humaine : d'ailleurs , cette métairie avoit appartenu une fois à ma

famille ; je trouvai les moyens d'en faire facilement l'acquisition.

Ce verger , qui avoit été planté par mes ancêtres me séduisit. Je crus y trouver la solitude & la tranquillité que je cherehois. Il y a douze ans que j'habite cette demeure sans ennui & sans regrets ; mon train de vie , arrangé suivant mon goût , exigeoit peu de dépense , & je n'y consommois point toutes mes rentes ; des spéculations & des circonstances favorables les ont encore augmentées. Depuis quelques années , j'ai cent louis de trop tous les ans , j'ai voulu les employer d'une manière qui fut satisfaisante pour moi , & qui , en me rapprochant des hommes , me mit à même de leur faire un bien vraiment essentiel.

Il n'est pas difficile de trouver des malheureux dans la misère , mais il n'est pas aisé de les tirer de leur état ; la société est si bien arrangée , qu'elle

s'est fait un besoin de la pauvreté : l'homme paroît s'y prêter avec une complaisance singulière , & on croit avoir tout corrigé en prononçant le mot de charité.

Dans les différentes classes des hommes , la plus malheureuse est celle des journaliers ; de ces gens qui ne recueillent ni ne sèment , qui ne sont jamais propriétaires de la demeure qu'ils habitent , qui ne possèdent rien , qui sont toujours sans espérance & jamais sans crainte ; ils vivent de leur travail du jour à la journée ; ils n'ont point d'autre ressource pour entretenir leurs femmes & leurs enfans , qui sont souvent nombreux ; ils se contentent de la nourriture la plus chétive , la plus mauvaise , pour porter leur gain à leur famille : mal nourris , mal logés , mal couchés , leur vie misérable dépend encore de tous les accidens , du tems , de la cherté , & des épidémies : la moindre

maladie du pauvre journalier met toute la famille dans la crainte de mourir de faim ; le chagrin & la disette allongent les meaux du père , & les enfans périssent souvent après lui. Ce sont des malheurs dont j'ai été le témoin ; la charité trop foible & mal dirigée ne peut les empêcher. †

C'est à cette classe de malheureux que j'ai consacré les cent louis de mes rentes qui m'étoient inutiles. J'ai voulu les employer d'une manière qui leur fut vraiment utile ; & comme les maladies sont ce qu'ils ont de plus à craindre , c'est lorsqu'ils en sont attequés que j'ai voulu venir à leur secours : c'est à ce moment d'inaction que j'ai voulu pourvoir ; pour cela , il a fallu un établissement qui fortifiait les malheureux de leurs misérables demeures , & qui , en les mettant dans un état de bien-être , les soulageât d'abord.

Dans ce dessein , j'ai acquis la prai-

rie qui est au-delà de mon verger; j'y ai fait construire trois maisons; chacune est composée d'une cuisine & de deux chambres, dans lesquelles sont placés quatre lits, & ce qu'il faut d'utenfiles à un ménage d'honnêtes paysans. Je me suis informé de tous les pauvres journaliers qui habitent à une lieue à la ronde; j'en ai une liste très-exacte; ils sont avertis, que dès qu'ils tombent malades, ils doivent m'en informer, alors j'envoie un chariot qui amène toute la famille dans une de ces maisons, toujours prête à les recevoir. Pour leur nourriture, sont assignées deux livres de viande par jour, uné livre de pain par tête, & les légumes de quelques carrés de jardin, qui doivent être cultivés par ceux de la famille qui ne sont pas malades: de plus, à chaque maison est attachée une vache, dont le produit est de même affecté à la nourriture des habitans de

la maison. Les ministres, les médecins des villages voisins, sont invités à m'avertir des pauvres & des malades qui peuvent être transportés: le changement d'air, la bonté des alimens, la tranquillité de l'esprit contribuent à guérir bien vite ces pauvres ouvriers; les femmes & les enfans, qui auroient souffert de la misère, conservent leur santé & augmentent leurs forces. J'ai le plaisir de les voir sortir de mes petites maisons plus fortes, plus robustes, mieux disposés à reprendre leurs travaux, & plus assurés de pouvoir gagner leur vie.

C'est à ces maisons que conduisent les trois petits chemins que vous avez vus depuis la porte de mon verger. Tous les après-midi sont employés à visiter mes hôtes; il leur est défendu de parler de remerciemens, de reconnaissance, même de prendre garde à moi quand je vais

les voir. C'est la partie de plaisir que je vous proposerai lorsque nous aurons diné.

Ma chère amie, cette narration étoit faite d'une manière si simple, si naturelle, que j'en avois quelquefois les larmes aux yeux; j'admirois le génie charitable de cet homme excellent; j'étois étonnée qu'il ne fut pas connu comme le bienfaiteur de notre canton. Je ne me lassois point de l'écouter, de le regarder; &, le cœur gonflé, je ne pouvois proférer une parole pour exprimer mon admiration.

Nous arrivâmes à la maison; nous trouvâmes le diner arrangé dans le premier salon; le domestique qui nous servoit étoit un paysan à cheveux gris, proprement habillé. J'avois l'esprit si occupé, que je pouvois à peine manger de ce diner, dont tous les mets étoient bien apprêtés. Je fus étonnée de ne point voir

la compagnie ordinaire des solitaires, & je fis la remarque que nous n'avions vu encore aucun animal dans la maison où nous étions. Vous avez raison, mademoiselle, répondit Mr. de Noirval; une fois j'aimois la société des animaux: hélas! j'avois surtout un chien qui a été longtemps mon ami & le compagnon de ma solitude; il m'aimoit, & c'étoit pour moi un être sensible dont je croyois n'avoir rien à craindre. Cet été, tout d'un coup, il est devenu triste, il me fuyoit, je le cherchois, je voulois le caresser, il voulut me mordre; il fut reconnu qu'il falloit le tuer. J'avois aussi un chat, dont la gaieté & les grâces apportoient quelquefois de la distraction à ma tristesse; il sembloit qu'il cherchoit à me plaire, & sa souplesse caressante avoit captivé mon affection: malheureusement, le mouvement de mes paupières réveilloit son instinct; je reçus plusieurs

coups de griffes dans les yeux ; je ne pus jamais le corriger de ce défaut , & je vis qu'il ne faut point avoir d'ami ou qui ait des griffes , ou qui soit sujet à la rage. D'ailleurs , je ne puis faire sentir l'esclavage à rien de ce qui est autour de moi ; les bêtes ne vivent peut-être avec les hommes , que parce que leur nature est dépravée , & je ne veux forcer aucun être à s'associer avec moi : si je savois que Pierre ou Louise fussent plus heureux ailleurs , je ne les garderois pas un instant.

Le dîner, qui avoit commencé avec assez de gaieté , prit une tournure triste & silencieuse ; cependant , l'intérêt & la curiosité m'occupoient tour-à-tour. Je témoignai enfin à Mr. de Noirval combien j'étois étonnée de tout ce que j'entendois , de tout ce que je voyois. Je ne pus lui cacher l'envie que j'avois de le connoître davantage , & surtout de savoir les cir-
constances

constances qui l'avoient placé dans une position aussi singulière & aussi extraordinaire. Je vois bien , mademoiselle , m'a-t-il répondu , que c'est moi qui vous paroiss extraordinaire : à votre âge on croit bien vite aux romans , & vous avez la curiosité de savoir le mien. Pourquoi ne vous le dirois-je pas ? Je ne veux pas que vous croyez que j'aye quelque chose à cacher ; autant vaut-il écouter l'histoire commune de ses amis , que de lire des fictions romanesques qui vous intéressent inutilement. Eh bien oui , mademoiselle , je vous raconterai mon histoire ; je ne veux point que vous me quittiez avec une curiosité mal satisfaite ; mais avant cela , allons visiter les hôtes de nos petites maisons ; c'est un devoir auquel je ne veux pas manquer , & je souhaite de savoir si mon ami approuve mes idées & mon arrangement.

Nous nous mîmes en chemin ; nous

traversâmes encore le verger ; je courus à tous les arbres ; je m'assis sur tous les bancs ; j'ouvris les coffres ; je feuilletai les livres , & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je les abandonnai pour rejoindre mon père & Mr. de Noirval.

Nous arrivâmes auprès d'une des petites maisons ; nous trouvâmes à la porte un des malades qui étoit assis dans un fauteuil , il étoit convalescent. Mr. de Noirval s'informa de son état , de son régime. Nous entrâmes dans la maison ; il y avoit deux enfans de quatre ou cinq ans qui jouoient au milieu d'une chambre , & la mère étoit occupée des soins du ménage. Nous n'entendîmes ni complimens , ni remerciemens , ni louanges ; à peine avoit-on l'air de faire attention à nous : mais lorsque nous fortîmes , on prononçoit à demi voix des vœux , des prières , des bénédictions. Nous passâmes à

la seconde maison ; ici , un mari & une femme étoient alités ; ils avoient auprès d'eux une fille de quinze ans & un jeune homme de dix , tous les deux occupés à soigner leurs parens , malades de l'épidémie qui a couru cette année. Dans la troisième maison , nous vîmes une femme & cinq enfans fondans en larmes autour d'un lit où étoit un homme âgé , & qui avoit l'air mourant ; la femme & les enfans vinrent se jeter aux pieds de Mr. de Noirval , en criant , dans leur désespoir , que leur père alloit mourir ; Mr. de Noirval les releva , les consola ; il s'approcha du malade qui , dans ce moment , avoit un redoublement effrayant pour la pauvre famille , & qui , cependant , n'étoit pas dangereux ; il envoya un des enfans au prochain village chercher le médecin , & nous les quittâmes qu'après les avoir rassurés & consolés.

En sortant , j'aurois voulu me je-

ter aussi aux pieds de Mr. de Noirval, & l'adorer comme un ange bienfaiteur : il me fut impossible de ne pas témoigner le sentiment qu'il m'inspiroit. Dans l'enthousiasme de ma juste admiration, je lui pris les mains, je lui dis : vous êtes un Dieu tutélaire de l'humanité, nous devrions être à vos genoux : il sourit de mon transport ; hélas ! mademoiselle, je fais un bien qui ne me coûte guère & sans lequel ma solitude seroit devenue une horrible végétation ; ensuite, se tournant vers mon père, je crois qu'il lui dit quelque chose sur ma sensibilité, mais je ne l'entendis pas, j'avois l'âme trop émue.

Dans le chemin, Mr. de Noirval fit à mon père le détail de ce que cet établissement lui coûtoit ; il lui fit voir que la dépense n'alloit pas aux cent louis qu'il avoit de trop. Dites-moi, mon cher ami, continua-t-il, si à la ville cette somme me seroit autant

de plaisir, si elle flatteroit autant ma vanité ?

Il expliqua pourquoi il avoit fait trois maisons plutôt qu'une seule : ce n'est pas dans la classe des pauvres qu'il faut attendre beaucoup de vertus sociales ; entre trois familles réunies il y auroit bientôt eu des jalousies, ces rivalités, des empiétements ; il faudroit un magistrat, & il ne vouloit point de magistrat.

En repassant par le verger je lui dis : nous ne pouvons pas faire une lecture sous ces arbres, mais nous pourrions y entendre une histoire plus intéressante que tous les livres du monde, & je voudrois que ce fut sous l'arbre de Voltaire, il en seroit flatté ; je vous prie, monsieur, continua-je avec transport, de nous apprendre les circonstances qui ont amené près de nous un si rare bienfaiteur de l'humanité. Vous pourriez être trompée dans votre attente, ma-

demoiselle , dit Mr. de Noirval , & l'arbre pourroit être profané : d'ailleurs , c'est le temps où il faut quitter les vergers , & vous vous reposerez mieux dans la maison ; je refuse d'autant moins ce que vous exigez de moi , que depuis quelques temps il s'est répandu des bruits très-extraordinaires sur mon compte ; le peuple & les paysans ne peuvent croire qu'on puisse s'occuper d'eux comme je le fais : les uns disent que je suis un juif errant ; d'autres , que je suis un forcier qui fait faire l'or & l'argent , & que je veux me raccommoder avec le Diable. Je fais que dans le reste du monde je passe pour un aventurier , qui ne sachant que faire d'un bien mal acquis , le dépense ridiculement.

Dans ce moment nous entrâmes dans la maison ; Mr. de Noirval se mit à sa place , du côté du cadre , & en raccommodant le feu , il

dit : je ne fais si je paroïs à vos yeux un homme bien étrange , bien singulier ; je vous assure que je ne le suis point. Tout le monde peut savoir que je suis de Vevai , & ce n'est pas à douze lieues de distance que je veux le cacher ; ma famille est éteinte , mais le nom de Car *** est très-connu. Mon père , qui jouissoit d'une fortune honnête , ne négligea rien pour mon éducation ; il ne voulut pas gêner mon éducation dans le choix d'une vocation. Je ne pus point me décider ; celle du service militaire revoit mon cœur & ma raison ; je ne pouvois me résoudre à aller vendre mon temps & mon sang à une puissance à laquelle je ne prenois aucun intérêt , pour laquelle je n'avois aucune affection , ni à suivre un métier dont le grand art consiste à rendre les hommes des automates , & à les faire agir comme des machines.

Je voyois le barreau & le temple de la justice environnés de tant d'épines, de tant d'écueils, que je n'osois y entrer : l'homme le plus juste s'y fait haïr ; c'est souvent d'après l'erreur que l'on décide de la vie & du sort des citoyens : l'église demande une supériorité de talens & de lumières, un renoncement à soi-même, dont je me sentoïis incapable.

Dans cette indécision, mon père m'envoya à Amsterdam, auprès d'un de ses amis qui étoit commerçant, & qui jouissoit d'une très-grande fortune. Mon père mourut pendant que j'étois en voyage. J'appris cette triste nouvelle en arrivant chez son ami : comme c'étoit lui qui avoit des obligations à mon père, sa reconnaissance ne s'étendit pas jusques à moi ; il me fit des offres de services vagues, & me laissa assez embarrassé de ce que j'avois à faire, dans un pays où je n'avois point de connoissance : j'y

restai cependant quelque temps ; de là j'allai à la Haye, dont le séjour me parut si agréable, que je résolus de m'y fixer jusques à ma majorité, qui devoit arriver dans un an & demi.

J'y demurai plusieurs années après cette époque, sans autre vocation que celle de jouïr de ce séjour délicieux. J'aimois beaucoup la lecture ; je cherchai à perfectionner les connoissances que j'avois foiblement acquises pendant mon éducation. J'allois souvent chez un libraire renommé : là, j'avois occasion de parler des livres nouveaux ; je raisonnois, je discutois avec les personnes qui s'y trouvoient : un jour, un homme avec lequel je m'étois souvent entretenu des ouvrages qui paroïssent, me tira à part, & me dit : je vois que vous jugez assez bien des livres que vous lisez ; je suis l'éditeur d'un journal qui a eu quelque réputation, mais qui languit aujourd'hui ; je vous propose de

vous associer avec moi : si le journal se soutient & reprend faveur, vous aurez une portion du produit; je ne vous demande que deux extraits par semaine.

Je ne trouvai à cela qu'une occupation agréable; j'acceptai la proposition avec empressement. Mes extraits parurent, &, soit cela ou quelque autre circonstance, le journal reprit une nouvelle réputation : ses succès allèrent en augmentant; je faisois les extraits de bonne foi & avec impartialité. Je traitois les auteurs avec les égards, l'honnêteté & la décence qu'ils méritent, surtout de la part des journalistes, qui ne font qu'une besogne subalterne. Je lisois toujours d'un bout à l'autre le livre dont je voulois rendre compte; je cherchois le but de l'auteur; je le mettois dans tout son jour; ensuite, j'examinois les moyens qu'il avoit employé pour y parvenir; la critique n'étoit jamais ni amère ni

personnelle; je relevois les beautés avec plus de chaleur que les défauts; le style étoit la dernière chose que j'examinois, les lecteurs n'ont que trop de dispositions à la critique, il suffit de la leur indiquer, & le bon souvent leur échappe.

J'avois fait des connoissances dans la ville, dont la société m'étoit très-agréable. Le Hollandois est lent à se lier, mais il fait aimer, mieux que les nations plus prévenantes que lui. J'allois souvent chez un monsieur Van-der-Elp; il avoit une femme très-aimable, & une fille de quatorze ans charmante; pendant cinq ans je la vis croître & embellir, & enfin je pris pour elle une passion violente. Je ne m'en cachai point, & quoique j'eusse près de quinze ans plus qu'elle je ne crus point faire un mariage disproportionné. Mr. Van-der-Elp avoit fait une grande fortune dans le commerce; il l'avoit quitté, & il étoit

alors dans la magistrature. Je jouissois de mon côté d'un bien honnête : j'avois mérité l'estime & la considération de ceux avec qui je vivois : je m'étois conformé aux mœurs du pays ; j'avois cherché à plaire & à me faire aimer. Mlle. Van-der-Elp, qui s'appeloit Amélie, avoit été élevée avec assez d'austérité : on lui promettoit peu de plaisirs ; elle ne quittoit point sa mère, & elle n'avoit aucune relation hors de sa maison : j'étois à peu près le seul homme qu'elle voyoit ; & comme elle me témoignoit de l'amitié, je ne manquai pas de l'interpréter favorablement. Je ne mis rien sur le compte de la gêne & de l'ennui ; je crus lui avoir inspiré assez d'inclination & de penchant pour la décider à un mariage convenable pour tous deux. Je mettois son embarras, ses distractions sur le compte de la retenue & de la réserve naturelle à son âge : je fus persuadé que tout

s'accordoit avec mes vœux. Je voyois le moment où je pourrois être parfaitement heureux.

Il y avoit douze ans que j'étois à la Haye : ma vie avoit été douce & agréable ; je m'étois fait des amis : mes occupations littéraires ne m'avoient donné que du plaisir j'avois eu la satisfaction de voir prospérer le journal auquel je travaillois : on donnoit des éloges à mes extraits. Il m'arrivoit quelquefois d'en faire de livres qui n'existoient pas : je me consoleois ainsi de ne m'occuper que des idées des autres. J'aimois sincèrement Mlle. Van-der-Elp ; elle étoit si belle, si douce, si naïve, que je n'avois garde de ne pas le croire sensible & sincère : ma passion pour elle alloit être couronnée par un mariage que ses parens avoient agréé, & auquel ils avoient même consenti d'une manière flatteuse pour moi : enfin, je me croyois au comble du bonheur.

Il y avoit quelque temps que des parens & des amis de Vevai m'avoient adressé un jeune homme. Il m'avoit été particulièrement recommandé, & je devois tâcher de lui procurer une vocation; il étoit d'une très-jolie figure, fort aimable, mais sans fortune: je le présentai & le fis connoître à un homme employé dans la compagnie des Indes, qui pouvoit lui faire avoir ce qu'il cherchoit. C'étoit un négociant qui avoit déjà âgé, & qui avoit une fille unique, qui devoit être fort riche, mais qui, à la vérité, étoit très-laide & peu aimable. Je crus cependant qu'il seroit avantageux pour mon jeune compatriote de faire ce mariage. Je l'exhortai à y penser, & à faire ses efforts pour y réussir; je travaillai dans le même but auprès des parens; je parvins à obtenir leur consentement, & je regardois comme un bonheur d'avoir

pu conclure ce mariage avec eux. Je ne savois pas que pendant que j'assurois la fortune de cet homme perfide, il détruisoit la mienne.

Sous mes auspices, il s'étoit introduit chez Mr. Van-der-Elp: il y venoit souvent, & je ne m'en défiois point. Nous parlions de son mariage comme d'un événement heureux; il devoit se faire à peu près en même temps que le mien, qui alloit être terminé, & auquel il ne manquoit plus que les dernières formalités. Le jour étoit pris pour la signature du contrat; la minute en étoit dressée; j'attendois ce moment avec l'impatience d'un homme passionnément amoureux. Amélie, la cruelle Amélie, se jouoit de ma crédulité; elle étoit si belle, elle avoit tant de grâces, & une douceur dans le caractère & dans l'esprit si séduisante, qu'il étoit impossible de s'en délier. (ici il leva les yeux sur le cadre & poussa un

profond soupir,) Ce jour qui avoit été marqué pour mon bonheur, fut celui de mon désespoir.

J'étois sorti de très-grand matin pour des affaires ; je fus à dix heures chez Mr. Van-der-Elp ; je trouvai toute la maison dans le trouble, les domestiques courent, vont & viennent ; ils ne répondent à mes questions qu'en prononçant le nom de Mlle. Amélie ; je vais au salon où elle étoit ordinairement ; je vis Mr. Van-der-Elp levant les mains au ciel, & donnant des marques du plus grand chagrin ; dès qu'il m'aperçut, il s'écria : ma fille, monsieur, ma fille ! on n'a rien pu découvrir encore ; on vous cherche depuis ce matin. Je demande ce qui est arrivé ; tout le monde répond en même temps ; des pleurs, des gémissemens, m'empêchent d'entendre ce qu'on me dit ; ce n'est qu'au bout d'un moment que j'apprends que l'on ne fait ce qu'est

devenue Amélie : elle a disparu ; on a entendu un bruit de voiture dans la nuit ; on a trouvé la porte de la maison ouverte. Je ne conçois rien ; je fais cent questions ; je veux courir partout ; les parens, les voisins s'assemblent ; je ne pense point au jeune homme qui m'avoit des obligations : cependant, on prononce son nom ; on soupçonne ; on cite des faits, des circonstances. J'étois le seul qui ne m'étois pas aperçu des liaisons qui s'étoient formées entre lui & Amélie : ils étoient toujours ensemble dans mon absence, & pendant que je travaillois à son mariage.

On avoit envoyé chez lui ; on vient dire qu'il est parti, qu'il a emporté la plus grande partie de ses effets ; qu'on ne fait où il est allé. A chaque instant on apprend quelques détails plus particuliers : enfin, il est constant qu'Amélie est enlevée, ou au moins qu'elle est partie avec le jeune homme.

Mon désespoir m'ôte la faculté de penser ; je ne fais que faire ; je passe de l'abattement à la fureur ; je veux voler sur les traces d'Amélie & immoler, elle, son amant & moi : en fuite, je méprise la perfide, & j'attends sa punition de son amant même ; je veux mêler mes larmes avec celles de son père ; il me repousse ; il est injuste ; il me rend responsable de tout & m'accuse d'être la cause de son malheur. Dans sa colère, il me prie de m'éloigner & de ne jamais reparoître dans sa maison.

Dans ce moment, arrive la rivale de sa fille, celle que le ravisseur devoit épouser ; elle ne fait rien ; elle est venue sur un billet, par lequel on la prie de se rendre ce matin, & à cette heure même, chez Mr. Van-der-Elp ; je reconnois l'écriture, c'est une méchanceté ajoutée à une perfidie, & cette jeune fille abusée se tourne aussi contre moi : c'est moi qui suis cou-

pable de tout, qui suis cause de la trahison ; elle joint l'injure aux reproches, & je me vois accablé de toutes parts, sans qu'on veuille m'écouter, ni entendre que je suis le plus malheureux de tous.

Je quitte cette maison funeste, succombant sous le chagrin & le désespoir ; je retourne chez moi sans savoir quel parti prendre, sans savoir ce que je deviendrai ; je trouve une lettre du jeune homme qui m'a trahi ; elle est pleine de méchanceté : il me reproche d'avoir voulu lui faire épouser un monstre ; il dit qu'il me la laisse, & me conseille de faire ce bon mariage, que tout sera beaucoup mieux arrangé. Ma colère se change en dédain ; je méprise les êtres vils qui m'ont indignement trompé, & qui ont eu la lâcheté de commettre une aussi horrible perfidie.

J'avois un portrait d'Amélie ; il étoit très-ressemblant ; il rendoit ses

traits, sa naïveté, sa douceur, sa physionomie séduisante : dans ce moment je lève les yeux sur lui & je crois rencontrer les siens. Je ne puis supporter l'idée qu'un autre la possède ; je préfère mille fois la mort. Je veux courir après elle : j'ordonne des chevaux ; j'envoie prendre des informations sur la route que je dois suivre : pendant que je fais les apprêts de mon départ, l'éditeur du journal demande à me parler.

J'avois fait l'extrait d'un roman qui n'existoit pas ; le hasard me fait inventer des circonstances qui s'accordent avec l'histoire d'une personne connue ; on veut que je l'aie eu en vue. Mon extrait est taxé de libelle ; on ordonne la suspension du journal, & c'est ce que l'éditeur venoit m'apprendre, en me témoignant la crainte que l'on ne fit des recherches contre lui & contre moi ; il me conseilloit de m'absenter. Il me dit que cet ac-

cident alloit lui causer une grande perte, mais que cependant, si j'avois quelque extrait, je pourrois les lui remettre, qu'il pourroit en faire usage dans la fuite.

Ce nouveau trait d'injustice ajouta à mon indignation ; je lui dis qu'il favoit bien que j'étois parfaitement innocent, & que mes intentions étoient pures ; que je ne connoissois pas même le nom de la personne dont il étoit question ! que la calomnie & la méchanceté étoient dirigées contre moi, & que je le renvoyai, en lui disant fort vivement, que je ne voulois plus avoir à faire avec personne, & que je renonçois pour toujours à lui & à son journal.

Ce nouveau chagrin, sans faire beaucoup d'impression sur moi, me confirma dans le dessein d'aller chercher ou la mort ou Amélie. Tout étant prêt pour mon départ, je montai à cheval, avec la résolution de ne pas m'arrêter que je ne l'eusse vue, que je ne lui

eusse fait les reproches qu'elle méritoit. Je crevai les chevaux : j'arrivai le même soir au Moerdik ; il étoit tard ; il ne se trouva point dans ce moment de bateau pour traverser l'eau ; je fus obligé d'attendre & d'entrer dans un cabaret ; j'étois dans une agitation qui ne me permettoit aucune réflexion : cependant, elles vinrent ; qu'irai-je faire, me disois je, auprès d'Amélie ! elle se rira de ma fureur & de ma jalousie ; elle & son amant sauront se soustraire à mes recherches ; quelle pitié, quel sentiment peut on attendre d'une femme quand son cœur est perdu ? J'eus honte de courir après une infidèle : allez, ames lâches & perfides, leur disois-je, vous ne jouirez pas de votre triomphe à mes yeux ; je ne vous verrai pas rire des tourmens que vous me causez.

Le jour parut, & je combattois encore pour le parti que je devois pren-

dre : enfin, je me décidai à renoncer à ma poursuite. J'aurois voulu arracher Amélie de ma pensée ; cependant, son portrait se retraça dans mon esprit ; je voulus l'avoir pour me rappeler toujours l'horrible tralifon de la seule femme que j'eusse aimé dans ma vie. Je l'avois laissé dans mon appartement avec le reste de mes effets : je ne voulois plus revoir le séjour où j'avois été si malheureux ; j'envoyai chercher par un domestique tout ce qui étoit à moi ; j'attendis son retour dans l'auberge où j'étois. Là, devenu plus tranquille, je résolus de retourner dans ma patrie, que j'avois quittée depuis seize ans.

Mon domestique revint, ayant exécuté les ordres que je lui avois donné ; je ne pus revoir le fatal portrait sans éprouver mille sentimens différens ; son air de naïveté & de candeur sembloit insulter à ma crédulité ; je jurai de conserver cette image

toute ma vie, pour avoir toujours devant mes yeux l'effigie de la fausseté & de la perfidie. Je voulois qu'elle fut un témoin des maux qu'elle me faisoit souffrir, & pouvoir lui reprocher son injustice & sa cruauté. Je poursuivis mon chemin jusqu'à Anvers : là, je pris une chaise pour courir la poste. Je suspendis le portrait à côté de moi, & je voyageai avec le tourment que me donnoit l'absence & l'éloignement de l'original : je passai à Paris : il me fut impossible de me livrer à aucune des distractions que m'offroit cette grande ville ; il me sembloit que tous les hommes étoient ou perfides ou trompeurs. Les femmes m'inspiroient une secrète horreur ; je voulois les fuir pour toujours. Il me falloit un désert ; je vins le chercher dans ce pays. Je vous ai dit comment je l'ai trouvé ici ; &, craignant les hommes jusques dans les domestiques, je ne voulus

lus auprès de moi que ceux qui m'étoient absolument nécessaires.

Je cherchai un paysan dont l'ame fut neuve & l'intelligence bornée, & dont tout le mérite consistât dans une extrême douceur. Je cherchai à l'associer à une femme qui ne fut plus jeune, qui n'eut jamais approché de la ville, & qui consentit à vivre dans ma solitude avec son mari & à me servir. Ce sont ces deux domestiques que vous avez vus : je les ai formés à mon service ; j'ai ployé mon caractère sur le leur, & nous végétons ensemble dans la plus grande tranquillité.

Vous voilà donc éclairée, mademoiselle, sur cette bordure que vous regardiez avec tant de curiosité. Hélas oui ! c'est celle du portrait d'Amélie. Ses traits ne se sont point effacés de ma mémoire : ils sont toujours dans mon cœur. J'avoue même que ma sensibilité est quelquefois si

vive que je ne puis soutenir la vue de ce tableau enchanteur : l'âge ne me calme point là-dessus ; & je suis quelquefois obligé de l'ôter de devant mes yeux pour n'être pas trop malheureux. J'essaie si l'absence n'en affoiblira pas l'impression : lorsque je commence à l'espérer, la moindre circonstance qui a quelque rapport avec Amélie me fait voir que je me suis trompé.

J'ai trouvé une douceur à vous raconter mon histoire, parce que c'étoit une occasion de parler d'elle : c'est avec ce souvenir que je nourris mon goût pour la retraite, pour l'éloignement du monde, de la société. Je veux vous faire juger, mademoiselle, s'il y a de l'exagération dans la peinture que je vous ai faite des charmes de cette femme cruelle. Il alla en même tems vers une armoire, qui étoit cachée dans la tapisserie : il en sortit un portrait, qui nous enchanta. C'étoient de beaux yeux d'un

bleu foncé, où paroissoient régner la tendresse & le sentiment ; un sourire fin & plein de grâces, une physionomie douce & spirituelle, les couleurs & la fraîcheur de la jeunesse ; nous ne pouvions nous lasser de le regarder.

A présent, reprit Mr. de Noirval, je crains que vous ne me connoissiez trop. Vous jugerez peu favorablement, sans doute, la facilité avec laquelle je vous ai entretenu de moi : je n'ai pas voulu vous rester plus longtems inconnu. Vous êtes un voisin, dit-il à mon père, dont je veux obtenir l'estime ; & je ne veux pas devoir vos visites à la simple curiosité. Je voudrais vous inspirer quelque intérêt, & je demande votre amitié ; non pas que j'aie besoin de la société de personne, mais la vertu aura toujours des attraits pour moi. C'est à ce titre que vous m'avez inspiré de la confiance, & que j'ai sou-

haité d'être tout à fait connu de vous. Je ne l'étois peut-être pas trop avantageusement dans votre esprit, & la vanité humaine a toujours ses droits : j'ai souhaité que vous me rendissiez justice.

Mais je m'aperçois que le jour va finir, & vous avez encore un long chemin à faire. J'ai une voiture qui vous reconduira chez vous : ce n'est pas un carosse à l'angloise; c'est un chariot couvert & suspendu, qui prévient la fatigue & la peine d'arriver de nuit. Je ferois des complimens à mademoiselle sur le peu d'élégance de la voiture, si à la campagne les moyens simples & faciles n'étoient pas toujours les meilleurs.

Je ne puis vous dire, ma chère amie, tous les sentimens, toutes les impressions que je remportai de cette visite. Je ne savois si j'avois fait un rêve, ou si j'avois entendu un conte des fées : ce que j'ai vu est toujours présent à mon esprit. Nous ne ces-

sions d'en parler avec mon père, & les étrangers rient de mon enthousiasme : ils sont persuadés que j'exagère & les faits & mon admiration. Les hommes croient toujours impossible ce qu'ils sont incapables de faire : comme j'aime ce Mr. de Noirval ! comme il m'intéresse ! Je voudrois vivre auprès de lui, partager sa solitude, ses occupations. En vérité, un homme qui met autant de génie & de persévérance dans sa bienfaisance, dans sa charité, mérite des adorations. Et que sont auprès de lui ces hommes qui ne pensent qu'à satisfaire leur vanité, & que nous respectons cependant ? Mais, ma chère amie, je vous laisse à vos réflexions ; elles vaudront mieux que les miennes. Je n'ai pu interrompre mon récit, & vous allez peut-être le trouver bien long. Vous n'avez rien vu, & j'aurai tout affoibli ; mais je compte sur votre cœur. Adieu, ma chère amie.

LETTRE X.

De la même.

QUOI ! ma chère amie, vous n'aimez pas Mr. de Noirval ? vous n'êtes pas enchantée de mon solitaire ? vous trouvez qu'il a trop de singularité, & vous condamnez les hommes singuliers. En vérité, c'est moi que vous n'aimez pas : ou, seriez-vous de ces coeurs contredifans, que l'enthousiasme des autres refroidit. Je ne veux pas le croire ; je respecte votre raison, mais je demande la permission de ne pas lui soumettre les sentimens du mien.

Je ne vous pardonne pas de faire un crime à Mr. de Noirval de nous avoir parlé de lui un jour entier. Vous voyez à cela trop d'amour pro-

pre, & vous auriez voulu qu'il ne nous dit pas si exactement tout le bien qu'il faisoit. C'est moi qui suis responsable de l'accusation que vous lui faites là-dessus. J'ai supprimé nos discours peu intéressans, & qui l'obligent de continuer & de nous faire les détails que je vous ai rendus, comme s'il l'eut fait de lui-même. D'ailleurs, il mettoit dans son narré une franchise, qui marquoit la vérité de la vertu, bien plus que la fausse modestie qui demande la louange. Pour moi, je vous avoue que je ne cesse de penser à lui : il me semble que cet homme méritoit d'être plus heureux. J'ai bien mauvaise opinion de cette Amélie : elle est bien indigne de la constante sensibilité qu'elle a inspiré. Il est donc des hommes qui peuvent conserver une passion longue à désintéressée : je ne le croyois pas : je n'imaginois pas, surtout, qu'ils pussent aimer longtems une infidèle. Ce n'est

onc pas toujours l'amour-propre qui est la base de toutes leurs affections & de leurs sentimens, ou Mr. de Noirval est peut-être d'une nature différente. Ne croyez-vous pas qu'il est unique? La passion la plus vraie étoit exprimée dans tout ce qu'il nous disoit : il nous parloit d'Amélie, il nous montrait son portrait, il nous faisoit remarquer sa beauté, ses traits, avec une chaleur si intéressante : il lui disoit des injures d'un ton de voix si touchant! tout portoit le caractère de la tendresse & du malheur : il y a douze ans qu'il en est séparé, qu'il est sans espérance, qu'il a renoncé à tout autre objet!

Ma chère amie, il n'est pas beaucoup d'hommes comme celui-là : ne soupçonnez-vous point que c'est une fable que je vous ai contée? je le crois quelquefois, moi qui l'ai vu, qui l'ai entendu. Je veux aussi revenir de mon admiration, ou au moins

en rabattre beaucoup; cet homme n'est peut-être qu'un orgueilleux mélancolique, qui a pris un parti violent par vanité, & par ce que son amour propre a été blessé une fois, comme si c'étoit un si grand crime qu'un homme fut trompé : lui-même eut été bizarre, jaloux, tyran, & peut-être inconstant. Sa charité tient peut-être à l'envie de faire voir supériorité sur d'autres hommes, & à les tenir dans sa dépendance. Ne peut-on pas toujours se défier de la vertu des hommes? Mais je me reproche ces idées, elles sont méchantes; je ne veux pas confondre mon cher solitaire avec les autres mortels. Il est pour moi un être particulier que je saurai distinguer; je croirai à sa vertu; je lui ai fait injure à Mr. de Noirval, je lui en demande humblement pardon.

Je serai longtems sans le revoir;

la saison m'empêchera de faire encore une fois le voyage, & nous allons retourner à la ville. Je lui suis déjà bien attachée, & je voudrois le connoître davantage : il devoit l'être de tout le monde; on ne rend pas assez hommage à sa bienfaisance. Mon père me chagrine; il pense presque comme vous; il dit des choses raisonnables qui me désolent; il accuse les hommes singuliers de foiblesse & d'avoir un faux amour-propre. Il prétend qu'avec de la vertu on ne doit jamais se séparer de la société, & que Mr. de Noirval, au lieu d'être bizarre & solitaire, auroit dû préférer d'être bon mari, bon père, bon magistrat: il fait aux hommes un devoir d'être tout ce qu'ils peuvent être. Je lui demande grâce pour son ami, & je lui fais promettre que nous irons le voir souvent: que j'aurai de plaisir de revoir son verger au printems! il sera délicieux. Je presse mon père

d'arranger le nôtre de la même manière; mais les imitations ne valent rien, & nous ne saurons point avoir cette tranquillité, cette solitude champêtre qui fait le charme de cet endroit rare & précieux.

Je m'y transporte souvent, & alors il me semble que je n'aime plus que la solitude: je vois mille moyens de la remplir, d'occupations intéressantes, d'objets piquants & agréables. Dans le monde, on dépend si fort des autres; les plaisirs sont si souvent empoisonnés, si souvent ils échappent! Ce n'est pas tout-à-fait ce que pense Mlle. de Mirfort: dans ce moment, elle est très-contente d'être à la ville; elle a des occupations & des plaisirs qu'elle trouve extrêmement intéressans, & qui, je l'avoue, ne m'inspirent que de la pitié. Elle me parle beaucoup de madame de Taninge, mariée depuis quelques mois, & qui a une très-bonne maison: on y

soupe souvent, & il va sans dire que madame de Taninge est une femme charmante. Je la connois peu, quoiqu'il y ait des relations entre nos parens.

Comme mon amie de la ville m'entretient de tout ce qu'elle voit, elle fait aussi mention de Mr. de Marville. Vous l'avez vu ici; nous admirions son élégance, son habillement, son wisket, son jokey, son cheval. La première fois que vous le vîtes, il chanta une chanson nouvelle; il avoit vu jouer le Mariage de Figaro, dont il étoit enchanté: il est venu nous voir quelquefois depuis notre départ.

Je crois, cependant, que vous l'avez mal jugé dans ce que vous m'en avez dit dans une de vos lettres. Au reste, ce n'est pas celui qui vous donne le plus d'éloges: je ne sais pourquoi il a pris avec moi un certain air embarrassé & timide. Il paroît se plaire beaucoup avec mon père; ils ont sou-

vent de longues conversations ensemble. Ma mère le trouve très-aimable: seulement elle est quelquefois un peu incommodée de l'ambre dont il est parfumé. Il est du bon ton de plaire à toute une famille; comme il paroît en avoir le dessein, c'est certainement le moyen de le faire estimer, & Mr. de Marville a bien trouvé la vraie manière de faire pardonner le sien. Son élégance est bien bonne, de s'accommoder de notre simplicité champêtre: il fera une de nos connoissances de la ville, & il vient nous en parler de tems en tems.

Mlle. de Mirfort a toujours beaucoup de choses à dire de Mr. de Flamacour; il y revient à tous propos, & avec une complaisance charmante: l'intérêt qu'elle y prend se peint dans tous les mots; il est aisé de voir qu'elle est flattée de cette conquête, & sensible aux assiduités & aux préférences qu'on lui témoi-

gne, & que si elle a inspiré des sentimens, son cœur n'est pas ingrat. Enfin; c'est une inclination qui m'ennuie déjà. Je le connois, ce Mr. de Flamacour : il est d'une assez jolie figure; sans avoir beaucoup d'esprit; il a tous les agrémens d'un homme du monde : il a tout ce qu'il faut pour plaire & pour séduire ceux qui s'attachent à l'écorce : on peut prendre ses airs pour de l'éducation, sa mémoire pour de l'esprit, sa légèreté pour du goût; ses connoissances superficielles pour du talent : le premier moment plait; on s'accoutume au second, le troisième ennuye; on finit par le craindre, & on le fuit.

Il a une sœur avec qui j'étois très-liée, qui est mariée, & qui, dans ce moment, est établie à Paris.

Je le crois incapable de prendre une passion sérieuse : il est gentilhomme, il a de la vanité sur sa naissance, & toute sa famille a le défaut

d'en avoir sur la noblesse. Ils sont fiers mais sans fortune. En cherchant les convenances pour le mariage, on trouve qu'il y en a fort peu entre lui & Mlle. de Mirfort. Je crains que la fin & le dévouement ne soient pas heureux pour elle. Je veux lui écrire ce que j'en pense, & tâcher de la rappeler au projet de liberté & d'indépendance que nous avions formé ensemble. Je n'avois pas trop compté sur sa résolution là-dessus, & sans avoir trop de présomption, je puis bien me flatter d'avoir un peu plus de force & de fermeté qu'elle. Je crois qu'il est du devoir de l'amitié de l'avertir du danger qu'elle court, & je veux m'en acquitter pendant que les conseils peuvent avoir encore quelque force.

Je vous quitte pour cela; la tâche est un peu difficile, mais mon cœur veut la remplir. Je vous enverrai la copie de ma lettre; il faut que j'aie

votre avis & votre approbation sur
 tout ce que je fais; c'est un empire
 que vous avez sur moi, & auquel je
 ne veux pas me soustraire. Est-ce
 qu'à votre tour vous n'aurez jamais
 d'avis à me demander? J'avoûe que
 je ne puis m'empêcher de le souhai-
 ter: je vous verrois avec plaisir cher-
 cher de ces conseils qui sont inutiles
 quand ils ne conseillent pas ce que
 l'on a envie de faire; je crois que ce
 sont les seuls que je fusse vous don-
 ner. Malheureusement votre raison
 n'aura jamais besoin de celle des au-
 tres; vous saurez toujours lui sou-
 mettre vos idées & vos sentimens,
 En vérité; je suis tous les jours plus
 jalouse de cette raison, qui m'impose
 & qui me fait craindre votre critique,
 & chercher votre approbation malgré
 moi: c'est un avantage que vous avez
 & que je suis forcée de reconnoître.
 Je raisonne beaucoup, & c'est vous
 qui êtes raisonnable: si vous êtes plus

heureuse que moi je vous le pardon-
 ne, & cette supériorité me fera pren-
 dre mon parti sur les autres. Adieu,
 ma chère amie, je vous embrasse
 tendrement.



 LETTRE XI.

De Laure à Mlle. de Mirfort.

MADemoiselle, vos lettres ont un double intérêt pour moi ; elles portent les expressions de votre amitié, & , en m'instruisant de ce que vous faites à la ville, elles m'avertissent de ce que je dois y attendre. Je crains d'y reparoitre : j'ai peur d'avoir pris, depuis que j'en suis éloignée, une disposition à la franchise & à la vérité, qui réussit ordinairement fort mal dans le monde. Dans la vie tranquille & retirée que je mène depuis le commencement de cette année, on perd cette fausseté qui est si nécessaire avec le prochain qui n'intéresse pas : on vit avec des livres, que l'on rebute s'ils enquyent ; avec des payfans

qui ne demandent que de la bonhomie, avec des voisins qui ont peu ou point de prétentions : insensiblement on se laisse aller à être franc & naturel : c'est un vice qu'il ne faut pas porter dans la société : on doit y plaire à tout prix, en flattant les autres & en sacrifiant la vérité.

Je justifie mon défaut, ma chère amie, afin que vous me pardonniez de l'exercer un moment avec vous. Je ne puis m'en défendre ; j'y suis obligée par cet intérêt qui nous lie, ou je n'oserais plus vous donner le doux nom d'amie. Ne voyez donc ici que le langage de l'amitié, & écoutez-moi avec le même sentiment. Je ne fais si vous savez que vous m'avez fait une confidence. Moins vous vous en ferez appercevoir, & plus elle aura été vraie : vous vous êtes décelée, & vous le deviez avec une amie comme moi. Vous m'avez dit votre secret sans me le confier ; je

veux vous en parler sans le ménager.

Cet homme, dont vous me parliez si négligemment & si souvent ; ce nom qui se trouve si naturellement au bout de votre plume , & qui revient lorsque je m'y attends le moins , que voulez-vous que j'en pense ? Ne m'est-il pas permis de juger sur ces affiduités si soutenues , sur ces rencontres si imprévues , sur ces marques d'inclination & sympathie entre vous ? Vous me l'avez fait voir clairement , & je m'en afflige. Vous avez donc oublié nos conversations : ce que nous disions dans l'effusion de nos cœurs , au bord de mon ruisseau , s'est effacé de votre esprit ? est-ce déjà trop tard pour vous rappeler ce que nous pensions sur l'état si doux de notre liberté ? Vous n'en sentiez pas l'avantage aussi vivement que moi , mais vous convintes cependant bien positivement , que l'indépendance étoit

le moyen le plus sûr d'être heureuse ; & , dans la chaleur de cette persuasion , nous primes l'engagement de nous y vouer : avez vous déjà changé de façon de penser ? N'a-t-il fallu qu'un homme pour vous faire renoncer au système que nous avions si bien arrangé ? Quoi ! seriez-vous déjà enlacée par les flatteries , par les soumissions d'un être qui veut captiver & dominer ? Votre amour-propre aide-t-il bien votre cœur à se tromper ? Pauvre femme ! je vous vois avaler le poison à longs traits ; je l'apperçois d'ici , cet enchanteur ; il est si doux , si humble ; il ne veut que ce que vous souhaitez ; il n'aime que ce qui vous plaît ; il rit de votre gaieté ; & ce qui vous affecte , l'intéresse jusqu'au fond de l'ame ; je suis sûre même qu'il aime votre amie ; il en dit du bien , il loue votre choix , votre amitié , & tout cela sans avoir l'air de vous flatter ; comment votre

cœur si bon pourroit-il résister ? & votre ame honnête se défier du poison ? C'est sur moi, au contraire, que tombera la défiance ; c'est moi qui serai l'ennemie que vous haïrez ; vous vous moquerez de ma prudence & de mes craintes ; vous me demanderez si, pour empêcher que l'on ne vous aime, vous devez vous rendre haïssable ; vous me direz encore que l'on vous promet tout, & que l'on n'exige rien ; que, sans ménagemens pour votre amour-propre, on vous donne des conseils qui ne peuvent être dictés que par l'intérêt le plus vrai ; que l'on ne veut que votre bonheur ; que l'on n'en désire point d'autre. Si vous me dites tout cela, si c'est le langage que vous m'opposez, adieu, ma chère amie, vous êtes perdue & pour vous & pour moi : vous suivrez votre penchant sans savoir où il vous mènera ; des espérances flatteuses, des idées fausses vous empê-

cheront de voir l'inconstance, les perfidies, ou le joug qui vous attendent ; vous vous rangerez sous les loix d'un tyran, ou vous vous exposerez aux caprices d'un infidèle ; heureuse d'entrevoir quelques consolations dans votre légèreté. Cependant, votre cœur & vos vertus vous font paroître les choses bien différemment, & vous faites de votre vie le roman le plus agréable. Vous me dites avec complaisance toutes les circonstances qui doivent le rendre intéressant, & vous n'en verrez peut-être jamais la réalité, puisqu'il dépendra du hasard, de la fortune & de la vertu des hommes. Je sais que vous êtes peu heureuse, & qu'aujourd'hui vous voudriez changer votre sort. Je vous plains, ma chère amie, mais je crains d'avoir à vous plaindre bien davantage par le changement que vous cherchez : je crois que vous ne ferez qu'augmenter les difficultés de votre bonheur.

Vous me trouvez sans doute bizarre & extraordinaire, & ma façon de penser vous paroitra ridicule. Qu'est-ce qu'il y a de plus naturel que de suivre le penchant de son cœur ? de plus raisonnable que d'écouter les sentimens de son ame, en la soumettant à la vertu & en comptant sur celle des autres ? que deviendroit la société sans cela.

Je ne fais ce qu'elle deviendroit, mais je vois qu'aujourd'hui elle n'est qu'un assemblage de malheureux, qui secouent leurs chaînes pesantes, & qui s'agitent pour s'étourdir. J'avoue, cependant : que j'ai vu des femmes heureuses, mais leur bonheur apparent a duré si peu ! & jamais encore il ne m'a fait envie. Dites-moi, je vous prie, de quel homme voudriez-vous être la femme, après quatre ou cinq ans de mariage ? Montrez-moi celui qui mérite une amante constante & fidelle, qui s'en foucie même ?

Dans

Dans ce moment, vous me croyez dans l'erreur ; éblouie par le prestige, vous êtes persuadée que la nature a formé un être exprès pour vous ; que c'est un phénomène qui vous étoit réservé, & que votre cœur en aimant ne se trompe pas sur ce qui mérite de l'être. Une fois j'espérois, mademoiselle, que vous auriez plus de force & plus de philosophie. Je vous conjure encore de m'écouter. Essayez d'être heureuse comme moi ; vous avez bien plus d'esprit & bien plus de ressources ; est-il si difficile de résister aux charmes d'une jolie figure, de fermer l'oreille aux discours flatteurs : ne peut-on pas être insensible à ces protestations si vives, à ces regards si tendres, à ces soupirs si touchans, à ces soins si empressés. Eh bien oui, il vous plaît, il est aimable, il est charmant ; mais pourquoi payer cela de tout votre bonheur ? Si vous voulez jouir de ces

Tomé I.

K

agrémens aussi long-tems que l'humanité le comporte , restez libre ; résistez au penchant ; flattez , animez , caressez avec votre esprit , mais ne vous attachez jamais ; défiez-vous de votre cœur , si vous ne voulez pas perdre tout ce qui vous plaît ; si vous voulez conserver ce que vous aimez.

Sans doute , mademoiselle & très-chère amie , que je redis trop souvent ce que vous ne ferez point : c'est l'amitié qui le dicte : elle durera toujours ; quoique vous fassiez elle vous accompagnera en silence dans les momens de bonheur , & vous la trouverez la même si le malheur vous la rend nécessaire. Je serai toujours libre ; toujours , mon cœur aura le tems de partager la situation de ceux que j'aime : je voudrois vous dire encore ; suivez mon exemple , voyez comme je suis heureuse , comme tous les plaisirs sont pour moi , comme la

gaieté me suit par-tout , comme je jouis de ma liberté sans regrets , sans trouble , sans ennui ; la jalousie m'est inconnue ; j'ignore les peines , les inquiétudes que donnent un objet trop désiré : jamais aucune absence ne m'opresse ; jamais je ne sens les battemens de mon cœur à la vue de quelqu'un ; je ne vais point chercher avec une agitation inquiète dans ses yeux , dans sa contenance , s'il pense aujourd'hui comme hier : la paix , la douce paix me laisse jouir de tout. Mais vous ne m'écoutez pas ; ma lettre échappe de vos mains , un objet seul vous occupe & vous distrait. Vous ne la lirez pas même jusques au bout : je ne l'exige pas , mademoiselle ; & quoique l'amitié vous paroisse aujourd'hui un sentiment bien foible , souvenez-vous de celle que je vous ai avouée. N'en jugez point par la peine que je vous fais dans ce moment , ni par le silence & la distance

où je resteraï, aussi longtemps qu'elle vous sera inutile; j'espère cependant que nous nous verrons quelquefois à la ville: ce ne sera pas comme au bord de notre ruisseau, mais ce sera toujours avec plaisir:

Je ne compte pas trop sur une réponse favorable; vous êtes même dispensée de m'en faire une: surtout, ne vous croyez obligée à aucune confiance, je vous en conjure. Je ne fais pas encore si j'ai de la discrétion, & ce n'est point avec vous que je veux en faire l'essai: que ma sincérité ne vous déplaîse pas trop; c'est le caractère de l'amitié qui m'attache à vous, & elle durera autant que ma vie. Je vous assure, mademoiselle & très-chère amie, de tous mes sentimens.



LETTRE

LETTRE XII.

De Mlle. de Mirfort à Laure.

JE n'ai nul étonnement, ma charmante amie, de ce que vous articulez si bien dans votre aimable lettre sur la ville, sur la campagne & sur moi; vous puifiez les agrémens de votre esprit dans la bonté de votre cœur. Je fais toujours le plus grand état de tout ce qui en vient, quoique vous me disiez cependant des choses un peu difficiles à digérer; mais l'amitié est pour moi un sentiment si délicieux, que sous ce voile on pourroit me dire impunément toutes mes vérités. C'est un droit incontestable que vous aurez toujours, & jamais vous ne tomberez dans l'incongruité à cet égard. Il paroît bien au premier aspect que le rustique de

K iij

la campagne a séduit la vivacité de votre imagination ; vous voyez les choses comme elles étoient une fois , peut-être du bon vieux tems , mais point comme elles sont dans le siècle qui n'est pas le siècle d'or ; de quelque métal qu'il soit , je trouve qu'il faut aller comme le monde va : il est vrai qu'au bord de votre ruisseau , dont l'onde murmuroit d'une manière si touchante , je fus un peu subjuguée par votre douce éloquence. Il me sembloit que vous me présentiez la vérité dans toute sa nudité , c'étoit peut-être aussi la faute du ruisseau ; les murmures ont toujours eu quelque chose de persuasif pour mon cœur.

Quoiqu'il en soit , ma charmante amie , quand vous serez à la ville vous verrez que c'est tout comme aux champs ; on s'aime avec la même sincérité : les plaisirs ne sont qu'une occasion de se le témoigner ; peut-être , seulement , les vérités y sont-elles un

peu plus agréables : gardez-vous de prendre pour telles tout ce que votre imagination enfante si facilement ; vos yeux , si beaux de près , ne voyent pas bien loin ; vous êtes un peu comme le public , qui voit toujours quelque chose ou souvent il n'y a rien. L'inclination , la sympathie , ces sentimens si doux , si précieux , sont aujourd'hui trop rares pour y croire légèrement.

Quand un homme aimable (& il est vrai que Mr. de Flamacour l'est infiniment) paroît se plaire avec une femme , on y ajoute dans l'instant des idées romanesques ; je vous assure qu'il n'y a entre nous (au moins autant que je puis le présumer) que les agrémens d'une conversation qui respire la gaieté ; & si nos éclats de rire interrompent quelquefois la tristesse & l'ennui des autres femmes , en vérité , je n'en suis pas coupable , & je ne m'en fais aucun reproche ; elles

Je vengent par des propos qu'elles voudroient bien que l'on tint sur elles. Il n'y a rien, mais rien, je vous le promets, ma chère amie, que la préférence qu'il est bien permis de donner aux gens auxquels on trouve plus d'amabilité qu'à d'autres. Mon cœur n'a aucune confiance à faire à l'amitié, & soyez sûre que ce n'est pas un subterfuge de la coquetterie; je garderai donc vos bonnes recommandations pour une meilleure occasion.

Votre esprit a bien deviné, ma charmante amie, c'est souvent de vous que je parle avec Mr. de Flamacour: il vous a vue une ou deux fois l'année précédente, mais je l'ai assuré que vous aviez infiniment gagné pour le bon ton, pour l'élégance & pour la finesse de l'esprit. Vous serez sûrement contente du sien; il a véritablement un ton & des manières de cour; il est au fait des choses les

plus agréables & les plus nouvelles; il en décide pertinemment & en juge compétent; dans nos petites foirées, il fait des calembourgs d'une gaieté charmante.

Je viens de voir Mr. de Marville; je lui ai dit que j'allois écrire à mon amie Laure; je lui ai proposé de mettre quelque chose pour lui dans ma missive, il ne m'a rien dit. Nous aurons cet hiver St. Ange, au moins nous le verrons quelquefois, car c'est aussi un campagnard; je ne fais si vous le connoissez; je ne saurois que vous en dire: il est dans le cas de ces hommes qui ne plaisent pas à toutes les femmes, mais qui plaisent beaucoup quand ils veulent. Je vous écris en attendant ma coëffeuze, qui se fait fort attendre, comme vous le verrez par la longueur de ma lettre. Il y a aujourd'hui un concert public; il doit y avoir un de ces hommes à talent, qui chantent comme les femmes; je

me réjouis de l'entendre, ce doit être bien singulier ; le concert commencera de bonne heure ; j'irai de là à l'assemblée chez madame du Torrent, & souper chez madame de Taninge. J'ai pris la plume pour faire précéder tous ces plaisirs par celui que mon cœur prise le plus ; vous savez que c'est celui de m'entretenir avec vous, & de vous assurer de mes sentimens & de ma fidèle amitié.

FIN du premier volume.



174880
I

174880

Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka
im. Komisji Edukacji Narodowej
w Lublinie

174 880 I